

50/367 ✓

B
K
G
920

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH

BEYROUTH (LIBAN)

TOME XV, FASC. 4

P. S. RONZEVALLE, S. J.

NOTES ET ÉTUDES
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

(DEUXIÈME SÉRIE)

VENUS LUGENS
ET ADONIS BYBLIUS

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH
1930

VENUS LUGENS * ET ADONIS BYBLIUS

I

L'autel phénicien, d'époque romaine, reproduit sur notre planche (pl. XXVI, 1-3), a été recueilli à Byblos par MM. Virolleaud et Brossé, au cours d'une tournée d'inspection effectuée dans le courant de 1921. Il appartenait à un indigène de Qaṣṣouba, qui l'avait exhumé, l'hiver précédent, dans sa petite propriété.

Qaṣṣouba est le nom d'une colline située à un petit kilomètre à l'est de Gebeil, l'antique Byblos, qu'elle domine d'une cinquantaine de mètres. On y jouit d'une vue superbe sur le pays environnant et sur la mer. Cette colline, dépendance de Byblos et aujourd'hui encore couronnée de quelques maisonnettes, avait déjà vivement attiré l'attention de Renan par les nombreux restes antiques qu'on y voyait de son temps, ou qu'on en avait tirés antérieurement pour construire trois des plus luxueuses maisons de 'Amsit (1). Plus tard, en 1903 et 1905, le P. Jalabert et moi-même y avons découvert divers monu-

(*) La présente étude date de 1921. Communiquée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, elle a été lue par M. Cagnat, secrétaire perpétuel, dans la séance du 5 août de la même année. J'y ai fait les retouches qui s'imposaient : les fouilles très fructueuses de MM. Montet et Dunand ont renouvelé sur de nombreux points l'archéologie et l'histoire de Byblos. En 1921, ces recherches étaient à peine amorcées. [L'étude a déjà paru dans *Aréthuse*, 1929, pp. 73-81].

(1) *Mission de Phénicie*, pp. 173 sqq., 200 sqq.

ments d'époque romaine (1), parmi lesquels une dédicace à *Hélios* et un autel décoré de l'ornement à gradins et d'un *disque solaire*, taillé en relief plat sur le dé: Dès ce moment (1903), j'en avais conclu à l'existence d'un temple dédié à *Hélios*, « succédané tardif, ajoutais-je, du culte local d'Adonis (2) ».

Le nouveau monument apporte à cette conclusion, contestée depuis (3), une confirmation que j'ose croire décisive (4). En tout cas, il présente un réel intérêt pour l'histoire des cultes syriens d'époque romaine.

*
* *

L'autel, assez bien conservé, est haut de 0 m. 85 dans son état actuel. Taillé dans la « pierre de sable » du pays, agglomérat silico-calcaire, de texture presque spongieuse, tout à fait impropre à la sculpture fine, il consiste en un bloc oblong, de section quadrangulaire, dans l'épaisseur duquel on a sculpté, en haut relief, un autel de la forme usuelle, couronné par l'ornement à degrés. De cet ornement et des feuilles qui l'encadraient aux angles, il ne reste aujourd'hui que des traces, mais elles sont certaines. Le motif était d'ailleurs tout à fait courant à Byblos (5) et, en particulier, sur la colline de Qaṣṣoûba. Nous venons de le signaler sur le petit autel décoré d'un disque solaire. Renan, de son côté, l'avait relevé, au même endroit, sur l'autel dédié

(1) Publiés depuis dans la *Revue Biblique*, 1903, pp. 403-409 et dans les *Mélanges de la Faculté Orientale*, I, pp. 132-146.

(2) *Rev. bibl.*, loc. cit., pp. 407 et 409.

(3) W. Baudissin, *Adonis und Esmun*, p. 170, note 1.

(4) Rapprocher l'importante dédicace, découverte au sommet de la même colline, et dédiée à un θεῶ Μεγάλῳ, dans lequel le P. Jalabert (*loc. cit.*, p. 146) n'a pas hésité à reconnaître le dieu topique, c'est-à-dire θεὸς Ἡλίου. — Cf. Bruno Müller, Μέγας θεός (*Dissert. philolog. Halens.*, XXI, 3, 1913), p. 323, n° 156.

(5) Cf. Mousterde, *Mélanges Fac. Orient.*, VII, 1921, p. 391.

à la déesse *Nesēpteitis* (1) (Pl. XXVII, 8), divinité égyptisante, fort mystérieuse, sur laquelle notre monument va faire la pleine lumière. D'autres autels, de toutes tailles, tous anépigraphes, sortis des mêmes ruines, offrent la même décoration. On la retrouve encore aux environs de la colline, dans les champs et dans les demeures des paysans. L'origine de cet élégant ornement, répandu, on le sait, dans toute la Phénicie, en Arabie, en Syrie et jusqu'en Cilicie (2), est franchement mésopotamienne (3). Il figure déjà sur un très vieux vase « sumérien » de Bismya (4), où il paraît représenter une *ziggurat* : de là, sans doute, son symbolisme religieux et sa valeur générale d'emblème céleste ou cosmique. Notre autel ne porte aucune inscription, mais, sur le dé, qui n'a pas plus de 0 m. 30 de hauteur, se détachent deux

(1) *Mission*, p. 200, pl. XXII, 11. Ce monument est aujourd'hui au Musée du Louvre.

(2) Mousterde, *Inscriptions grecques et latines du musée d'Adana*, n° 24, dans *Syria*, 1921.

(3) Voir déjà Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, II, pp. 267-272, 291, pl. XIV, 2 ; III, 131-2, 252 ; IV, 177, 300, 345. Pour la Nabatéenne et l'Arabie, voir les ouvrages des explorateurs, tels que Doughty, etc.

Le motif reparait même en Occident, v. g. à Pompéi ; cf. Spano, *Bronzi di Siria in Pompei* (1922) ; Neuburger, *Die Technik des Altertums* (1916), p. 257, fig. 335 ; peut-être même en Thessalie (Fimmen, *Die Kretisch-myken. Kultur*. 1921, pp. 69-72, fig. 119).

Comme ornement architectural, il semble avoir porté le nom sumérien *gabdibbu* (Baumgärtner, *Zeitschr. f. Assyriol.*, t. 36, 1925, pp. 219-225).

Cette origine architectonique est également reconnue par K. Galling, *Der Altar i. d. Kulturen d. A. Orients*, p. 83, qui, avec raison, refuse d'y voir un dérivé des « cornes de consécration » égéennes, interprétées comme les deux montagnes entre lesquelles est censée s'élever la divinité (contre Gaerte, *Archiv f. Religionswiss.*, 1922, pp. 72 sqq., dont l'opinion est partagée par Weber, dans les *Mitteilungen d. Vorderasiat. Gesellsch.*, 1927, p. 370).

(4) Banks, *Bismya*, p. 242. — Rapprocher encore les autels à degrés des kudurrus, et celui du Šit Šamši de Šilhak-In-Šušinak (*Mémoires de la Délégat. en Perse*, XII, pp. 143 sqq.).

figurations fort curieuses, posées en léger retrait sur une plinthe, saillante de 0 m. 07, taillée en corniche à biseau : au centre, un buste entièrement drapé, voilé et coiffé d'un haut calathos ; à gauche, un objet étroit, en forme de stèle cintrée, partagé en deux par une sorte de tige et surmonté, en outre, d'un petit couronnement indistinct.

Du premier coup et sur le seul vu de la photographie, qui était présentée à mon examen sens dessus dessous, je reconnus dans le buste l'image de *Venus lugens*, telle que nous la dépeignent à la fois — coïncidence assez rare — un texte célèbre de Macrobe et quelques monnaies impériales d'*Arca-Caesarea* ou *Caesarea ad Libanum*. Je joins à cette notice des agrandissements (pl. XXVII, 4-6) de deux de ces précieux bronzes (1), pour faciliter la comparaison et abrégier ainsi les descriptions. Quant au texte, bien qu'il soit fort connu, il m'est impossible de ne pas le rappeler ici, tant il est exact dans sa brève et pittoresque teneur : *Simulacrum hujus deae (Veneris) in monte Libano fingitur capite obnupto, specie tristi, faciem manu laeva intra amictum sustinens; lacrimae visione conspicientium manare creduntur* (2). L'usure de la pierre sur notre monument ne permet plus, il est vrai, de distinguer le moindre trait dans le visage de la déesse, dont le cou paraîtra démesurément long ; mais le reste du signalement s'y vérifie à la lettre, et même au delà. On remarquera, en effet, entre le voile et les tresses encadrant la tête divine, une dentelure certainement intentionnelle, qui me paraît figurer des rayons. C'est là, en tout cas, un symbolisme stellaire et céleste qui n'a rien d'inattendu pour l'Astarté phénicienne,

(1) G. F. Hill, *Catalogue of the greek coins of Phœnicia* (British Museum), pl. XIII, 7 et 8, frappés sous Elagabale.

(2) *Saturn.*, I, 25, 5. — Texte et monnaies avaient été déjà mis en œuvre par François Lenormant, dans un excellent article de la *Gazette archéologique*, 1875, pp. 97 sqq., reproduisant une statuette de style grec et de provenance libanaise, conservée aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. D'après Dümmler, le prototype hellénique de cette statuette remonterait jusqu'à la seconde moitié du V^e siècle (Pauly-Wissowa, I, 2779).

que les textes locaux nomment θεὰ οὐρανεία (1), comme le faisait déjà Hérodote (2), et qui s'identifie, par ailleurs, à l'Astarté palestinienne (3) et à l'Astronoé de Tyr et de Béryte (4). Ce symbolisme se trouve même souligné par la coiffure de notre déesse, ici un haut calathos (5) et, sur les monnaies, par l'emblème d'Isis (globe entre deux cornes surmonté d'un croissant renversé). On notera encore un trait fort intéressant : la forme typique du vêtement donné au buste. Egaré sans doute par la mauvaise conservation des bronzes d'Arca qu'il avait pu examiner, François Lenormant pensait que l'image de la déesse

(1) *Mission de Phénicie*, p. 262. Voir la note 4.

(2) III, 8.

(3) Inscription de Délos, *Comptes rendus de l'Académ.*, 1909, p. 307 et 1910, p. 412.

(4) *Revue de l'hist. des relig.*, 1911, II, p. 331. — Isaac d'Antioche, édit. Bickell, II, 210, rapporte que de son temps, au V^e siècle, on célébrait encore les Adonies, à Antioche même : « Dans notre pays, Tammouz est encore pleuré et la déesse *stellaire*, honorée. »

(5) « Calathus... surgens in altum, monstrat ætheris summam » ; Macrob., *Saturn.*, I, 17, 66.

Il me paraît probable — j'oserais dire presque certain — que sur l'autel dédié à la Déesse céleste, dont il a été question plus haut (*Mission de Phénicie*, p. 162, pl. XXII, 8), ce qu'on a pris pour un vase est, en réalité, un calathos, insigne de la déesse phénicienne, pouvant devenir un objet de culte. M. Dus-saud, dans ses *Notes de mythologie syrienne*, p. 103, exprime un avis semblable ; j'ai revu plusieurs fois le monument au Louvre et en ai toujours rapporté l'impression qu'il s'agit bien d'un calathos. La haute vénération réservée à cette coiffure symbolique a son pendant exact dans la vénération semblable dont jouissait, à la même époque, la coiffure d'Isis. A Byblos même, ce symbole, composé, comme il a été dit, d'un globe ou disque entre une paire de cornes, orne le revers de monnaies datant du 1^{er} siècle avant notre ère (Hill, *op. cit.*, pl. XII, 7). On comparera utilement ce motif à celui d'un relief de Délos, où il offre des proportions colossales, qui en font incontestablement un objet de culte (cf. *Bull. de Corresp. hellén.*, 1907, p. 524 ; Roussel, *Les cultes égyptiens à Délos*, p. 275). J'espère pouvoir revenir sur la coiffure d'Astarté dans un autre travail.

était un simple bétyle pointu, surmonté d'une tête voilée. En réalité, il n'y a ici aucun bétyle, mais la reproduction fidèle d'un vêtement de deuil, un vrai sac, à la mode sémitique (1), agrémenté de ces quelques ornements dont ne pourrait se passer le costume féminin, même dans les conjonctures les plus lugubres. L'accord entre notre monument et les monnaies ne laisse place à aucun doute ; ces larges rubans, en surcharge sur le tissu, se retrouvent, à quelques variantes près, sur les bronzes reproduits.

Toutes ces coïncidences, qui mettent en vue l'étroite parenté des cultes d'Arca et de Byblos, rappellent aussi les relations politiques qui, dès l'époque de Tell el-Amarna (2), relient les deux centres religieux. Arca figure nommément dans les listes ethnographiques de la Bible (3). Sous Elagabale, elle passait au rang de colonie romaine et c'est durant ce règne qu'elle frappait les bronzes utilisés dans cette notice (4). Un peu plus tard, Sévère Alexandre y naissait dans un sanctuaire dédié à Alexandre le Grand.

Reste à expliquer l'objet énigmatique placé auprès d'Astarté sur le monument de Qaşşouba. Ici, les figurations monétaires ne paraissent d'abord d'aucun secours ; ce que l'on y voit est tout autre chose : un

(1) Qu'il s'agisse d'un vrai sac, c'est ce que montre nettement un de nos agrandissements des monnaies d'Arca. D'après Jensen (*Keilinschriftl. Biblioth.*, VI, p. 400), ce vêtement de deuil, dans les rites funéraires babyloniens, était un morceau de toile ou un sac qu'on jetait sur sa tête et qu'on serrait, au moyen d'une corde, autour de sa taille.

(2) Knudtzon-Weber-Ebeling. *Die El-Amarna Tafeln* (*Vorderasiat. Bibliothek*, 1915), lettres 62, 72, 75, 100, 103, 140, etc. Arca, d'après ces textes, était le boulevard de Byblos.

(3) *Genèse*, X, 17. Cf. Josèphe, *Antiq.*, V, 1,22 ; Ptolém., V, 14, 17 ; Steph. Byz., s. v. "Αρχη.

(4) « Salammonem omni planctu et jactatione Syriaci cultus exhibuit » (Heliogabalus) ; Lamprid., *Heliogab.*, 7. — Σαλάμβας, ἡ δαίμων..., περιέρχεται θρηνοῦσα τὸν Ἄδωνιν (*Etymol. Magn.*). Le nom de la déesse, sous la forme Σαλαμβούα, a été découvert récemment à Doura. Cf. Cumont, *Doura*, p. 418.

petit oiseau perché sur une tige. Dans son beau volume sur les monnaies de Phénicie (1), M. Hill y reconnaissait, avec quelque hésitation, la colombe, symbole d'Astarté. D'autre part, et c'est là une autre différence à signaler (2), buste divin et oiseau se trouvent abrités sous un baldaquin reposant sur des colonnettes légères, dont les chapiteaux sont incontestablement des bustes humains. Le savant anglais a remarqué fort justement, à propos de ces figurations, qu'il ne fallait pas y voir des *hermès*, comme on l'avait cru jusque là : ce sont bien des bustes, et imberbes ; mais, détail caractéristique, qui a échappé à M. Hill lui-même et qui apparaît nettement dans nos agrandissements, les colonnettes sont à triple fût très élancé. Ce sont donc des trépieds, et, étant donné le symbolisme funéraire de ces supports, les bustes ne peuvent être que ceux d'Adonis, dont la déesse est censée pleurer le trépas (3). Cette constatation, dont l'importance et l'intérêt n'échapperont à personne, m'avait induit à penser que l'objet occupant, sur notre autel, la même place que l'oiseau sur les monnaies, devait être une tige couronnée d'une tête d'Adonis et ornée de larges

(1) *Op. cit.*, p. LXXI.

(2) Je n'insiste pas sur les autres, qui n'ont aucune importance pour notre étude : telles, en particulier, la présence d'une balustrade devant le buste de la déesse, et celle des deux symboles célestes (disque solaire et croissant lunaire) ornant le champ de la représentation, sur le second bronze reproduit.

(3) Qu'on se rappelle, à ce propos, le passage où l'auteur du *De Dea Syria*, § 7, parle de la fameuse tête voyageuse d'Osiris, qui, tous les ans, venait par mer d'Égypte à Byblos, poussée par les vents et les flots ! La légende, enregistrée avec tant de crédulité par le pseudo-Lucien, est très probablement d'origine égyptienne comme tant d'autres traits de culte relatifs à Byblos. En tout cas, il faut en rapprocher le rôle que jouait la tête d'Osiris, plantée sur une tige, dans le culte de ce dieu à Abydos (Cf. Jéquier, *Bulletin de l'Institut français du Caire*, t. XIX, 1921, pp. 19 sqq.).

C'est également à l'ornementation des édifices égyptiens qu'il faut rapporter les colonnes surmontées de bustes divins, qu'on relève non seulement en Afrique (Hadrumète) — cf. Gsell, *Hist. de l'Afrique du Nord*, t. IV, p. 250 —, mais

banderoles, sommairement indiquées, flottant à droite et à gauche du support.

J'en étais là de mon diagnostic, fondé sur la seule photographie de M. Brossé, et j'attendais, d'un jour à l'autre, l'heureuse arrivée à Beyrouth du précieux monument. Mais la grande foire-exposition, ouverte dans notre ville depuis le 15 août 1921, avait paralysé momentanément certains services administratifs et, en particulier, celui des auto-camions du Département des Antiquités. Le monument restant toujours à Qaṣṣouba, je résolus donc d'aller moi-même à lui, afin de dissiper les dernières incertitudes qui m'empêchaient de rédiger ces lignes. Le 10 mai suivant, au matin, après une nuit passée à Byblos, je faisais l'ascension de la colline sainte, que je n'avais pas revue depuis quinze ans. Quelle ne fut pas ma satisfaction, en arrivant devant l'autel, de constater que l'objet qui m'avait tant intrigué n'était autre chose qu'une image d'Osiris, sous son aspect momiforme de Ptaḥ, et tenant le long sceptre pressé contre sa poitrine ! On sait que, dans l'imagerie religieuse de l'Égypte, Ptaḥ-Sokar-Osiris (1), le corps enserré dans une gaine de momie, d'où émergent seulement les deux mains tenant un sceptre, symbolise la forme inerte d'Osiris, qui va se transformer en Soleil levant. Certaines sculptures de basse époque lui donnent parfois comme coiffure le disque entre les deux cornes. Or, tous ces détails se retrouvent, bien que mutilés, sur le dé de notre autel (2). La gaine momiforme y est nettement, bien que sommaire-

encore dans le relief phénicien du Caire (Giron, *Un ex-voto à Astarté*, dans *Bullet. Inst. franç. Caire*, t. XXV, pp. 191 sqq.).

Il semble même presque assuré que les éléments architecturaux mentionnés, sous le nom de « ḥanouṭim », dans une inscription phénicienne de basse époque publiée par M. Dussaud (*Syria*, 1925, pp. 269-73), sont à considérer comme des figurations de têtes osiriennes momifiées.

(1) Lanzzone, *Dizionario di mitologia egizia*, pl. XCI-XCIII et XCV, 2. Cf. Roscher, *Lexikon*, IV, 1132-4.

(2) J'ai rapporté plusieurs photographies du dé de l'autel, dans diverses

ment, indiquée, et, par-dessus, le sceptre divin, se prolongeant jusque sur le socle. Des mains du dieu il ne reste plus rien, mais on distingue de très légères ondulations, marquant la saillie faite par les bras sous la gaine. Quant à la tête, si elle a été emportée par une cassure, le profil entier en est resté gravé sur la pierre, et, détail typique, qu'on peut discerner sur nos reproductions, elle portait la coiffure solaire rappelée il y a un instant. C'est donc bien Osiris-Adonis défunt qui figure ainsi auprès de sa parèdre en deuil. C'est donc également lui, dont le buste, redoublé pour raison de symétrie architecturale, repose sur les trépieds funéraires des monnaies d'Arca. C'est encore lui, à n'en pas douter, mais sous la forme symbolique du *ba* égyptien, ou âme du mort, qui, sur les mêmes bronzes, couronne la tige placée à droite de la déesse (1). Le tableau est complet dans son pittoresque raccourci : il nous représente un moment solennel des Adonies phéniciennes, celui où la nature, engourdie et privée du Soleil, attend la résurrection du dieu qui était censé l'incarner. « *Adonin quoque*, disait

positions et sous diverses incidences de lumière. Celles qui sont jointes à cette notice m'ont paru suffisantes pour la démonstration.

(1) Ici encore, le prototype est égyptien : cf., par exemple, Erman, *Aegypten u. aegypt. Leben*, p. 368 (Oiseau sur une tige d'arbre, devant le tombeau d'Osiris). Rapprocher également la légende de Malcandre et de l'hirondelle. La découverte d'une petite hirondelle en ivoire, du Moyen Empire, dans les fouilles de Byblos, n'a probablement aucun rapport avec cette légende, qui est de basse époque (Clermont-Ganneau, dans les *Monuments Piot*, t. XXV, p. 270, suivi par M. Dussaud, *Syria*, 1923, p. 309). Le choix de l'hirondelle accuse nettement une influence grecque, cet oiseau étant, chez les Hellènes, le symbole de la plainte funèbre. Et il est bien possible qu'il faille reconnaître une hirondelle, et non pas une colombe ou tout autre oiseau, sur les monnaies d'Arca. Mais le rôle de cet oiseau, quelle qu'ait été sa nature précise, est très clairement indiqué sur ces monnaies. Aussi bien Baudissin avait-il tort de corriger en ἀηδονίς le nom d'ἄδωνις qui désigne l'oiseau en question dans Hésychius et l'*Etymologicum Magnum* (*Adonis und Esmun*, p. 168, note 1). — Sur les diverses formes de l'âme-oiseau, cf. *Aegypt. Zeitschr.*, t. 61, pp. 104 sqq.

imperturbablement Macrobe, *Solem esse non dubitatur, inspecta religione Assyriorum, apud quos Veneris Archaitidis et Adonidis maxima olim veneratio fuit, quam nunc Phœnices tenent* (1) ».

Le monument, ainsi expliqué et mis dans son plein jour, me paraît unique en son genre : il se classe parmi les joyaux de notre musée de Beyrouth, en attendant que les découvertes futures viennent le remplacer par des images plus complètes ou plus anciennes. Une fois de plus, et jusqu'en pleine époque romaine, il est prouvé que les cultes égyptiens exercèrent une très profonde influence sur ceux de la Phénicie (2). Ce rôle prépondérant des religions des bords du Nil est particulièrement attesté pour Byblos, dès l'Ancien Empire (3). Il se manifeste à travers la littérature égyptienne, dans les récits de voyages ou les romans d'aventures, dans les monuments lapidaires ; il se fait encore jour, sous la forme la plus authentique du document contemporain, dans les fameuses Lettres de Tell el-Amarna ; il réapparaît, sur place, dans les divers monuments, de caractère mixte ou franchement égyptien, découverts à Byblos depuis un demi siècle. Quand les traités *De Iside et Osiride* et *De Dea Syria* furent composés, il était devenu presque impossible, même aux indigènes, de distinguer ce qui, dans les cultes gyblites, revenait à l'Égypte, de ce qui appartenait en propre à la religion phénicienne (4). C'est un écho direct de cet état

(1) *Saturn.*, I, 21.

(2) Les relations de l'Égypte avec la Phénicie remontent, on le sait, jusqu'aux premières dynasties.

(3) Les fouilles françaises le prouvent déjà à satiété. Dans une étude récente (*Festschrift für Ed. Hahn*, 1917, pp. 250-68), H. Gressmann va même jusqu'à soutenir que, dans le culte de la déesse de Byblos, on ne reconnaît aucun élément sémitique ! Il est plus prudent de s'en tenir à l'opinion professée par des maîtres tels que Maspero (*Hist. anc.*, t. II, pp. 154 sqq. et 486) et Erman (*Aegypt. Zeitschr.*, t. 42, pp. 109 sqq.), qui reconnaissent la vogue très ancienne de certains cultes sémitiques en Égypte même.

(4) *De Dea Syria*, § 7. — Rapprocher le Φαῖδος ποταμός (*De Iside*, XXV) du torrent de Feidar, au sud de Gebeil.

de choses que nous recueillons, non seulement dans le nouveau monument de Qaṣṣouba, mais encore dans cette curieuse dédicace à la Θεῷ Νεσεπτεῖτι *trouvée au même lieu* (1) (pl. XXVII, 8,) et dont il nous reste à dire un mot rapide.

Nesepteitis signifie « Celle qui appartient à Ptah ». Cette analyse du nom divin, dont l'origine est évidemment égyptienne, avait été proposée par Froehner dans son volume sur *Les Inscriptions grecques du Louvre*, n° 19, et adoptée par Pietschmann, dans sa *Geschichte der Phönizier*, p. 271. Je ne crois pas qu'on puisse douter aujourd'hui de la justesse de cette décomposition du mot. Les théophores semblables abondent dans l'onomastique égyptienne. On les retrouve également en phénicien : par exemple : לעשתרת « A Astarté », c'est-à-dire « Celui ou Celle qui appartient à Astarté ». On trouvera dans divers écrits de M. Spiegelberg (2) la théorie relative aux théophores égyptiens de cette catégorie, dont quelques uns sont des noms propres de dioinités, tout comme le théophore *Nesepteitis*. D'après la linguistique égyptienne, le composé primitif *ens* signifiant « qui appartient à », devenu assez tôt *nes*, ne s'est pas conservé, sous cette dernière forme, bien au delà du Moyen Empire ; dès la fin du Nouvel Empire, on ne le retrouve plus que sous la forme réduite *es*, qui se perpétue dans l'usage courant jusqu'en pleine époque romaine.

Ceci pourrait constituer une grave objection à notre interprétation de *Nesepteitis*. Mais, les choses examinées de près, c'est la conclusion contraire qu'il faut déduire de la forme même du nom, dont l'élément *nes* ne peut être que le mot égyptien *antique*. Il ne s'agit pas ici d'un nom divin prononcé par les Egyptiens à l'époque romaine, mais d'un vocable créé sans doute par eux à Byblos même et dès le Moyen Empire, puis cristallisé sous cette forme ancienne dans le parler

(1) *Mission de Phénicie*, p. 200.

(2) *Aegyptische Randglossen*, pp. 18-19 ; *Festschrift Nöldeke*, II, p. 1096 ; *Recueil de travaux...*, 1913, p. 157 ; *Schriften der wissenschaftl. Gesellsch. in Strassburg*, 13^e cah., 1912, pp. 45, 62 ; *Zeitchr. f. Aegypt.*, 1926, p. 37, etc. etc.

phénicien du lieu. Et ceci réfute l'opinion de Clermont-Ganneau, qui, depuis son étude sur *Le dieu Satrape* (p. 9) jusqu'à la fin de ses jours, n'a cessé de voir dans notre texte une dédicace faite à une déesse innommée, θεῆς, par un personnage masculin ou féminin, portant le nom de Nesepteitis.

Non, Nesepteitis ne peut être qu'un nom divin et d'origine égyptienne très ancienne, forgé à l'instar des qualificatifs si nombreux que recevait Isis en Egypte et qu'on recueille même en Grèce, à l'époque gréco-romaine : Ἐσεγχεῖς, Τάχυνψις, Σαχῦψις etc., etc., tous surnoms susceptibles d'être employés isolément, comme de vrais noms propres, ce qui est précisément le cas pour Nesepteitis. La finale -tis ne fait ici aucune difficulté. Elle souligne plutôt la haute antiquité du nom divin à Byblos même, car il faut certainement y voir le féminin sémitique -t, suivi de la désinence grecque -is.

L'ancienneté de ce vocable divin, sur laquelle j'insiste tant, confirmée indirectement par l'ensemble des découvertes récentes faites à Byblos, l'est encore par d'autres témoignages qu'il faut signaler. Dès l'époque des Hyksôs, Ptaḥ était souvent rapproché d'Astarté (1). Sur les stèles figurant Qadeš (forme d'Astarté) debout sur son lion, la déesse est appelée « aimée de Ptaḥ » (2). Vers la même époque, c'est à dire sous les premiers Ramessides, un papyrus fragmentaire de la collection Amherst la nomme « Fille de Ptaḥ », et la décrit recevant un trône, sur le rivage de la mer (3), — allusion évidente à la côte phé-

(1) Stolk, *Ptaḥ*, pp. 48-50 ; Leuken, *Der Einfluss Aegyptens auf Palaestina*, p. 43. — Sur l'association de Ptaḥ et d'Astarté à Memphis, cf. encore Block, *Acta Orientalia*, VIII, 3, p. 190. — Le titre « aimée de Ptaḥ » n'est pas réservé à la déesse équivalente à Astarté; on le trouve attribué, p. ex., à la déesse égyptienne Sekhmet. Au reste, cette dernière divinité ne se différencie presque pas de l'Astarté guerrière léontocéphale.

(2) Stèle de Berlin 21626. Cf. Röder, *Aegypter u. Hethiter (Der Alte Orient*, 1919), p. 63, fig. 26.

(3) Spiegelberg, *Proceed. of the Society of Biblic. Archeol.*, t. 24, 1902, pp. 41-50 ; Albright, *Americ. Journ. Semit. Lang.*, t. 36, 1920, pp. 260 sqq.

nicienne, en l'espèce à Byblos même. On s'explique sans peine que Memphis, déjà signalée par Hérodote comme centre des cultes phéniciens pratiqués en Egypte, fût devenue, sous les Grecs, un véritable Ἀστартειῖον (1).

Il n'est donc pas douteux que si la déesse Nesepteitis doit être identifiée à l'Astarté phénicienne, c'est dans son rôle particulier de *Venus lugens*, forme classique de la déesse des Adonies, dont les rochers du Liban redisent les pleurs et les gémissements. Il est piquant de voir l'Astarté phénicienne, affublée d'un nom étranger remontant jusqu'au Moyen Empire égyptien et transcrit deux mille ans plus tard, en une langue également étrangère.

*
* *

On doit espérer que les fouilles de Byblos s'étendront jusqu'au sanctuaire de Qaşşouba. Tous les efforts tentés jusqu'ici pour localiser le temple *sui generis* figurant uniquement sur les monnaies gyblites frappées sous Macrin (pl. XXVII, 7) sont restés sans résultat(2). J'estime qu'on n'a pas été bien inspiré en cherchant la trace de cet intéressant monument sur l'emplacement actuel des fouilles, c'est à dire tout près du rivage de la mer. Pour moi, Qaşşouba, qu'on peut dès maintenant considérer comme une des stations des rites adonidiens, est la colline sainte qui, à l'époque romaine, était consacrée au tombeau d'Adonis. C'est sur son sommet que s'élevait le sanctuaire des monnaies de Macrin.

(1) Otto (Walter), *Priester u. Tempel im hellenistischen Aegypten*, t. I, 1905, p. 171. On trouvera d'autres références très intéressantes dans U. Wilcken, *Urkunden de Ptolemäerzeit*, t. I, 1, 1922, p. 37, notamment sur les Φοινικαῖοι.

(2) Qu'il me suffise, pour abrégé, de renvoyer aux constatations de M. Dussaud (*Syria*, 1928, p. 178), largement confirmées par la campagne de 1928-1929. Cf. Dunand, *Syria*, 1929, p. 211.

Je vais essayer de le prouver. Mais qu'on me permette d'ajouter encore quelques remarques (1).

*
* *

Il n'entrait pas dans mon plan d'étudier l'ensemble des représentations figurant *Venus lugens*. Il ne nous en est d'ailleurs pas resté un très grand nombre ; mais l'on peut avancer, sans crainte de se tromper, que la plupart des sanctuaires qui, à l'époque romaine, s'élevaient sur les cimes du Liban, devaient être ornés de cette image parlante, chère aux cultes du paganisme décadent. La Syrie entière célébrait les Adonies et ses fêtes orgiastiques : les textes anciens, à défaut de monuments, le prouvent sans réplique. A Ba'albek même, où rien ne semblait jusqu'ici signaler la pratique de ce culte, on a découvert naguère un petit relief, égaré à l'heure actuelle, mais suffisamment décrit dans le tome I de la grande publication allemande sur Héliopolis (2), pour qu'on y reconnaisse presque sans hésitation une trace de la célébration des « mystères » du dieu mourant et renaissant.

Voici ce monument approximativement restitué (fig. 1), avec le texte qui lui a servi de base :

« Fremdartig nimmt sich neben der geschlossenen Gruppe der Bleivotive ein 13 cm hohes Idol aus weichem Kalkstein aus. Eine menschliche Figur steht auf schmaler niedriger Basis in einem weiten, faltenlos aufgeblähten Mantel gehüllt, der über den Kopf gezogen ist und nur des leider ganz zerschlagene und verriebene Ansicht freilässt. Von der Halsgrube abwärts ist der Mantel vorn geschlossen und hier sowie unten ringsum von einem breiten Saum eingefasst ; hinten läuft vom Kopf hierab bis ganz unten ein Streifen mit Grätenmuster ;

(1) Ici s'arrête la publication parue dans *Aréthuse*. — Nous prions le lecteur de vouloir bien remarquer qu'à partir de ce point notre étude reprend, pour les figures, une nouvelle numérotation de 1 à 31. Par contre la numérotation des planches continue celle adoptée dans les précédentes *Notes et études d'archéologie orientale*.

(2) *Baalbek*, t. I, Text, p. 32.

der über den Kopf emporstehende Zipfel des Mantels muss ziemlich hoch gewesen sein. Um den Halsausschnitt liegt ein gedrehter Schnurr mit langer Schliesse ».

L'objet a été trouvé dans le bassin de décantation du canal allant de 'Ain Lagouûg au Sanctuaire, avec un série variée de figurines en plomb, des plus intéressantes, dont deux seulement ont été reproduites (1). Le petit monument restitué sommairement n'a que 13

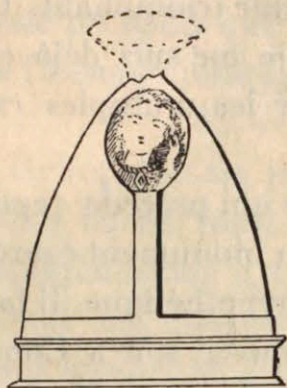


Figure 1.

centimètres de hauteur ; taillé dans un calcaire mou, il est mal conservé par endroits. En particulier, la face du personnage n'est plus reconnaissable. J'ai vainement tenté d'en avoir une reproduction. Berlin m'a adressé à Constantinople, où l'objet était censé conservé ; Constantinople à son tour m'a renvoyé à Ba'albek, où le monument reste introuvable. Aucun dessin n'a pu m'en être communiqué ni d'Europe, ni de Turquie. Mais je ne crois pas qu'on puisse y voir autre chose qu'une *Venus lugens* portative, ou si l'on veut votive. L'épaisseur de la plaquette n'est pas donnée dans la description allemande, mais le détail qu'elle fournit sur son revers révèle un grand tissu cousu par derrière comme par devant, soit un vrai sac de deuil. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur le caractère des processions sacrées

(1) Cette lacune vient d'être heureusement comblée par M. Seyrig, dans *Syria*, 1929, pl. 84-86.

d'Héliopolis ; mais qu'un des buts de ces théories annuelles fût la source de 'Ain Lagôûg, et l'une des fêtes qui s'y célébraient, celle de l'Adonis mourant, c'est, semble-t-il, ce qui ne doit pas faire de doute. Dans l'un des reliefs si affreusement mutilés qui décoraient l'entrée du « Petit temple » de Ba'albek, on trouve « Dionysos » naissant ; ce dieu devait également mourir. Comme à Byblos, pour le fêter, on le transportait d'un lieu à un autre, et c'est loin du temple principal qu'il était censé mourir, pour y revenir triomphant. Ce Dionysos n'était qu'un aspect d'Adonis-Hermès ; je me suis déjà expliqué à ce sujet (1) et espère pouvoir en exposer les multiples raisons dans un mémoire *ad hoc*.

Naturellement, tout ce qui précède repose sur la restitution que j'ai cru pouvoir proposer du monument égaré de Ba'albek, et n'a, pour le moment, qu'une valeur hypothétique. Il faut espérer que cette petite plaquette sera un jour retrouvée soit à Constantinople, soit à Berlin. Elle n'est certainement pas dans le « Musée de l'Acropole » de Ba'albek, où je l'ai vainement cherchée par trois fois. Je m'étonne néanmoins que l'auteur de la minutieuse description reproduite plus haut — sans doute le regretté Winnefeld — n'en ait publié aucun dessin, et, à supposer que ce dessin n'ait jamais été exécuté, que l'objet ne soit pas à Berlin.

Que des images semblables aient existé en Syrie, ailleurs qu'à Ba'albek, on peut l'inférer d'une terre cuite de la collection d'Ohnefalsch-Richter, publié par ce dernier dans son grand ouvrage *Kypros, die Bibel und Homer*, p. 309, n. 3 et pl. 199, 1-2. J'en donne ici une réduction (pl. XXVIII, 1 bis). L'objet, trouvé à Amathonte, dans une tombe de basse époque, avec d'autres petites idoles sémitico-chypriotes, figure un petit naos de forme et d'ornementation religieuse locales, au fond duquel apparaît une tête recouverte d'un grand voile, retombant sur un buste indistinct. L'auteur, qui n'a pas pensé un instant à la

(1) *MUSJ*, X, 1925, pp. 215-7.

Venus lugens, n'a pas reconnu que ce bras informe, relevé jusque sur la joue de la divinité, esquisse le geste de lamentation que nous avons relevé dans tous nos monuments phéniciens. Pour moi, le doute n'est pas possible, malgré la grossièreté du monument. Il est également à espérer que cet objet, mis aujourd'hui dans son jour réel, sera publié d'après l'original et confronté avec des figurines pareilles, que le sol de Chypre a pu fournir et qui restent encore inconnues.

Quoiqu'il en soit, il reste probable que la déesse en pleurs devait être une image courante de l'iconographie syro-phénicienne des basses époques.

Pour ce qui concerne Héliopolis, un indice très direct que nous n'avons probablement pas fait fausse route, nous est fourni — qui le croirait ? — par la numismatique même d'*Arca-Caesarea Libani*, cette vieille petite cité phénicienne qui nous a déjà offert l'unique type monétaire connu de la *Venus lugens*. M. Hill a publié, dans son beau catalogue des monnaies de la Phénicie, un petit bronze fort mal conservé (1), où, depuis longtemps, j'avais reconnu à gauche l'image du

(1) *Op. cit.*, pl. XIII, 10. Il va sans dire que j'adhère à la thèse soutenue par l'auteur (p. LXXIII), à propos de l'attribution de cette pièce à *Caesarea Libani* et non à *Caesarea Paneas*. Aux raisons qu'a fait valoir M. Hill, s'ajoute aujourd'hui, comme on le verra plus loin dans le texte, une preuve définitive : l'identification précise des deux divinités latérales du temple figuré sur la monnaie. Quant à la légende ITYR, je crois, avec le savant numismate anglais, qu'elle doit se lire *Caesarea ITYR (aeorum)*, nom que l'ancienne Arca a pu porter concurremment avec l'autre. Il y a à cela deux raisons. D'abord le fait bien connu que les Ituréens, originaires d'Arabie, qui occupaient depuis longtemps une partie de la Cœlé Syrie, avec Chalcis ('Angarr) pour capitale, avaient envahi le Liban dans les débuts de notre ère (Strabon, XVI, 2, 18) : ils s'étaient fortifiés au cap Théouprosôpon et à Botrys, et ils menaçaient déjà Byblos et Béryte quand Pompée vint leur donner la chasse dans leurs repaires libanais. Ensuite — et cette raison n'est peut-être pas la moindre — le nom même d'Iturée était devenu synonyme de « montagne, région montagneuse » (cf. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter J. C.*, 4^e édit., p. 710) : l'orthographe

Jupiter héliopolitain. Sur ma demande, le savant conservateur du British Museum a bien voulu m'adresser récemment les moulages des deux spécimens conservés au Cabinet numismatique de Londres, et me dire qu'il se rangeait à mon avis. La reproduction agrandie de ces deux pièces (pl. XXVIII, 2) ne laisse, en effet, place à aucun doute sur l'identité du dieu :

[Au droit, non reproduit, buste d'Alexandre Sévère].

Au revers, temple à quatre colonnes avec arche centrale, et marches conduisant aux deux entrecolonnements terminaux. Sous l'arche, Astarté-Tyché sous la forme conventionnelle de la déesse poliade posant le pied sur un génie aquatique (Nahr 'Arqa). A droite, figure assez indistincte, imberbe, le bras droit ramené vers la poitrine, le bras gauche retombant le long du corps. A gauche, debout entre deux animaux, divinité dans laquelle on reconnaît du premier coup d'œil l'image courante du Jupiter héliopolitain, coiffé du calathos, levant le bras droit dans l'attitude du dieu brandissant le fouet, et portant de la main gauche rabaissée et ramenée en avant un objet qui, sur l'une des deux pièces, paraît être une tige droite, figurant les épis. Le corps divin est étroit et s'amincit en graine, avec indication des pieds, comme sur tant d'autres images du dieu. Bref, tout le signalement du Jupiter héliopolitain, malgré l'exiguité de l'image et l'usure qu'a subies ce bronze, réellement minuscule.

Reste à déterminer le second dieu latéral. L'exemplaire reproduit par M. Hill (notre 2 a) ne peut servir à cette fin, même sous un très fort grossissement. Mais l'autre exemplaire (2 b et c) montre très nettement qu'il s'agit d'un Horus-Harpocrate portant la main droite à la bouche, suivant la mode égyptienne. C'est donc le dieu-fils : le visage est, en effet, imberbe ; le dieu paraît revêtu d'un simple pagne,

du mot arabe, qui nous a été conservée par la Bible, יְסֻר, se prêtait à un rapprochement facile avec le nom de la montagne en araméen, סור. Caesarea Ituraeorum (ou Itureae) devait pratiquement équivaloir à Caesarea Libani, dans la pensée du populaire de l'époque.

qui laisse les jambes nues. L'aspect est tellement caractéristique du dieu-enfant égyptien, qu'il n'y a pas lieu d'insister davantage. Mais ce Horus qu'est-il, sinon Adonis, ainsi que le prouve la numismatique de Byblos (1) ? Nous relevons donc sûrement à Arca la même triade qu'à Héliopolis. Par suite, le troisième dieu du grand sanctuaire coélesyrien, le *Mercurius* des inscriptions latines, l'*Hermès* des textes grecs et des monuments, s'identifie d'emblée à notre Horus-Adonis et nous pouvons tout au moins conclure que si Arca avait adopté le culte du Jupiter héliopolitain, elle l'avait fait complètement, assimilant ses propres divinités à celles de Ba'albek.

Ces lignes étaient déjà rédigées quand m'est parvenu le moulage de la même monnaie conservée au Cabinet numismatique de Berlin. Je m'étais adressé à M. le Directeur K. Regling, qui, avec une bonne grâce dont je lui suis très reconnaissant, n'a pas hésité à m'envoyer une empreinte de cette pièce, de conservation supérieure à celles du British Museum (pl. XXVIII, 2 bis). Nos deux agrandissements, pris sous deux incidences de lumière, confirment de tous points notre diagnostic précédent. M. Regling lui-même a reconnu l'image du Jupiter héliopolitain à gauche et a, par suite, renoncé à Caesarea Paneas (voir p. 157=19], n. 1). Il semble inutile d'insister. La divinité placée à droite diffère légèrement de celle qui apparaît sur les exemplaires de Londres. Elle est coiffée d'un petit polos, semble plutôt drapée et même porter une corne d'abondance de la main gauche. Le geste de l'autre main est toutefois certain : c'est celui du jeune dieu portant la main à la bouche.

J'en étais là de mes constatations numismatiques, quand un examen du numéraire très restreint d'une ville antique très proche d'Arca-Caesarea, Orthosie, m'y fit découvrir une triade absolument

(1) Hill, *op. cit.*, pl. XII, 6 et 9, et *infra*, pp. 179 = 41] sq. Noter que ces pièces gyblites remontent au premier siècle avant notre ère. Le petit dieu, qui est coiffé à l'égyptienne, porte une corne d'abondance dans la main gauche. Il y est nu, et offre un aspect plus enfantin que dans l'exemplaire d'Arca.

semblable, qui avait également échappé à l'attention de tous les numismates. Je demandai aussitôt à MM. Hill, J. Babelon et Regling de vouloir bien m'envoyer les moulages des monnaies de ce type qu'ils pouvaient posséder dans leurs collections respectives. Londres n'en avait pas un seul exemplaire ; Paris ne possédait que ceux que le regretté Ernest Babelon avait publiés dans son volume sur les *Perses Achéménides*, n^{os} 1498-9, pl. XVIII, 21, (pl. XXIX, 2 ter). Quant à Berlin, ses exemplaires, sont, de nouveau, supérieurs aux autres (2 quater). L'identité de la triade saute aux yeux : le dieu d'Héliopolis se présente ici debout sur un socle et coiffé, comme sur les pièces d'Arca, du haut calathos traditionnel ; Horus, entièrement drapé, et sans coiffure, porte toujours le doigt à la bouche (1).

Ces dernières monnaies, frappées sous Elagabale, sont d'autant plus précieuses qu'elles sont d'une grande rareté. La collection si riche du Dr Jules Rouvier n'en possédait aucun exemplaire ; celle de l'Université Américaine de Beyrouth en est également privée ; notre propre collection, cédée au Musée de Beyrouth, aussi ; enfin je ne me rappelle pas avoir rencontré ces pièces dans le commerce, depuis plus de 25 ans que je m'intéresse à la numismatique de Phénicie.

Ce qui en fait proprement la valeur — il s'agit d'Arca aussi bien que d'Orthosie — c'est qu'elles mettent bien en vue un fait qu'on pouvait déjà plus ou moins se représenter, à savoir la grande vogue du Jupiter héliopolitain à l'époque romaine, dans son propre pays. Une inscription comme celle qui a été recueillie en Italie : *Cultores Jovis Heliopolitani, Berytenses, qui Puteolis consistunt* (CIL, X, 1634) en dit déjà long sur le culte du grand dieu de Ba'albek en Phénicie. Le témoignage des monnaies, qui montre combien ce culte s'était propagé

(1) Le type du dieu-enfant portant le doigt à la bouche semble s'être propagé jusqu'à l'intérieur de la Syrie. On l'a relevé, avec une certaine probabilité, à Palmyre. Cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. orient.*, VII, p. 33; Chabot, *Choix d'inscript. de Palmyre*, p. 70 et pl. XXII, 1.

dans le Liban au III^e siècle de notre ère, ajoute à ce fait une preuve des plus palpables que le syncrétisme syro-phénicien de l'époque reposait, en définitive, sur un fonds de croyances commun à tout le pays. La présence de la triade héliopolitaine sur une monnaie phénicienne ne signifie pas seulement que son culte avait été implanté en tel lieu par la volonté d'un empereur, mais qu'il équivalait à une triade propre à la localité ; l'image même du dieu-fils, Hermès à Héliopolis, Harpocrate en Phénicie, souligne l'indigénéité de cette conception divine, tout en trahissant les vieilles influences égyptiennes, qui ont affecté la triade coélesyrienne elle-même, dans la mesure que l'on connaît (1).

Il reste, du moins, évident que le lien si étroit révélé par la numismatique d'Arca et d'Orthosie, entre les cultes de ces cités et celui du grand sanctuaire héliopolitain, définit de façon précise le caractère du « Mercure » de Ba'albek et rend ainsi très probable la célébration des *Adonies* dans cette ville.

Passons maintenant au sanctuaire si curieux et si intéressant de Byblos.

II

Le caractère absolument insolite, — on doit dire plutôt unique — de la monnaie de Macrin (pl. XXIX, 3-XXXI) a, de tout temps, exercé la sagacité des numismates et des historiens des religions. Dans cette image on a, le plus souvent, vu un énorme bétyle pointu, planté au centre d'un téménos muni de portiques intérieurs et flanqué d'une chapelle latérale. Le « bétyle », a-t-on dit, serait celui d'Astarté, et on

(1) Je ne dirai rien dans cette étude sur les questions relatives à *Tyché*, soulevées par M. du Mesnil du Buisson, à propos d'un bronze du Jupiter Héliopolitain trouvé récemment à Béryte (*Bullet. antiquaires*, 1928, pp. 245-253). Ce bronze a été également étudié par M. Dussaud (*Monuments et mém. Piot*, t. XXX, pp. 77-100). Je renvoie à une autre occasion la discussion directe des thèses du savant académicien.

l'a toujours rapproché de celui de la déesse de Paphos, qui offre, en effet, avec lui quelques analogies de forme, sinon de dimensions.

Il serait oiseux d'énumérer ici, par le menu, chacune des opinions qui ont été émises sur le sujet (1). Le recours aux témoignages archéologiques contemporains suffira, j'espère, à prouver qu'il ne s'agit nullement d'un bétyle, encore moins de celui d'Astarté.

(1) Je me contenterai de quelques références. Plusieurs numismates, en particulier Babelon (dans ses *Perses Achéménides*, et, plus tard, dans son grand *Traité*, II, II, 532) et Rouvier, dans sa *Numismatique des villes de la Phénicie*, n'hésitent pas à rattacher le temple de Macrin au culte d'Astarté. M. Hill, *op. cit.*, p. LXV, admet, comme beaucoup d'autres, que l'objet conique est un bétyle, mais insiste sur la possibilité d'une attache avec le culte d'un dieu, tel que Kronos ou Adonis. Il fait ressortir, avec raison, que les sanctuaires monétaires où apparaît l'Astarté de Byblos n'ont aucune attache avec celui de la monnaie de Macrin. (Voir encore *Journ. of Hellenic Studies*, 1911, pp. 59-60). Il va même jusqu'à se demander si ce dernier temple ne serait pas celui d'Afqa : ce qui est impossible. Donaldson, dans son *Architectura numismatica*, p. 106, sans renoncer totalement à l'idée, qui avait déjà cours de son temps, sur l'attribution du « bétyle » à Astarté, trouve que ce temple pourrait bien représenter celui d'Adonis, et l'objet central son monument. C'est à Donaldson que Perrot, *Histoire de l'art.*, t. III, p. 60, a emprunté la figure du temple et c'est celle que nous avons nous-même reproduite [d'après le moulage de l'original] dans la première partie de cette étude. Nous verrons combien cet emprunt l'a égaré, car cet exemplaire du British Museum n'offre pas assez nettement tous les détails propres à faire connaître la nature matérielle du « bétyle ». Gaston Maspero (*Histoire ancienne...*, II, p. 173), qui place le temple de Macrin sur la colline de Qaṣṣouba, ne parle ni d'Astarté, ni d'Adonis : il y voit vaguement le temple, principal et de type antique, de Byblos. Le seul érudit contemporain, qui, à ma connaissance, ait soutenu tout à fait explicitement que le monument de Byblos figurait le tombeau d'Adonis, est Heisenberg, *Grabeskirche u. Apostelkirche*, 1908, t. I, p. 209. Mais l'auteur allemand semble avoir ignoré qu'il a eu un illustre prédécesseur en Raoul-Rochette. Dans son fameux *Mémoire sur l'Hercule assyrien* (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XVII, 2^e partie, 199), le savant français affirmait, déjà vers 1850, que la pyramide érigée au centre du téménos de Byblos était la *pyra d'Adonis*. Le même savant avait été d'ailleurs le premier à publier notre bronze (cf. Lajard, *Culte de Vénus*, pl. XV, n° 3).

Les « bétyles » — aérolithes ou météorites (1) — figurant sur les monnaies de ce pays sont assez connus pour qu'il suffise de les rappeler sommairement. Ils ne sont d'ailleurs pas très nombreux : quand on a cité ceux du Casius (pl. XXXII, 4 a), d'Emèse (4 b, c, d) et de Chalcis ad Libanum (4 e), on a déjà tout dit pour la Syrie proprement dite (2). En Phénicie, si l'on fait abstraction des « roches ambrosiennes » et d'un « bétyle » ovoïde entouré d'un serpent, figurations propres à la numismatique de Tyr (pl. XXXII, 5 a, b), et qui n'ont rien à voir avec les bétyles, on en est presque réduit à ce que les numismates s'accordent à appeler le « char ou le bétyle d'Astarté » et qui

Quant à l'opinion de Gressmann (*Zeitschr. f. d. Alttestamentl. Wissensch.*, 1925, p. 232) et à celle de M. Dussaud (*Syria*, 1923, p. 308), le premier soutenant une connexion avec les obélisques égyptiens de la V^e dynastie, le second maintenant l'idée du bétyle d'Astarté, à la faveur d'une confusion hypothétique entre la maššéba et l'ašera, la suite de notre étude montrera ce qu'il faut en penser. Les théories de M. Dussaud ont influencé sensiblement les écrits subséquents de MM. Montet et Contenau. Mais ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur les origines du dieu Adonis et sur la nature de *Khay-taou*. Je crains — pourquoi ne pas le dire ? — que la doctrine de Mannhardt, qu'on applique trop facilement à un passé hors de notre portée, ne soit une cause sérieuse de trouble dans des questions qui relèvent avant tout de l'ordre historique.

(1) C'est à dessein que je restreins le concept du bétyle à sa signification courante à l'époque romaine. Je ne nie pas l'existence des cultes relatifs aux pierres dressées, qu'on a trop souvent le tort d'appeler bétyles. C'est pourquoi j'exclus de la présente étude les pierres dressées de Pétra et de Madaïn Šālīḥ, où l'on peut relever tous les types imaginables d'objets culturels de cette nature. Au reste, tout ce qu'on y donne comme représentation divine ne répond pas toujours à la réalité : plus d'une pierre pyramidale doit y être un monument funéraire, ou même un simple *mnêmeion* votif. Pour la même raison, j'écarte également les représentations monétaires de Bostra et d'Adraa. — Sur l'évolution des figures « bétyliques » en Afrique, il suffira de renvoyer à Poinssot et Lantier, dans la *Rev. de l'hist. des relig.*, 1923, I, pl. III et IV : piliers ou stèles rectangulaires, triangles, obélisques, pyramides, cônes, etc. Cf. *CIS*, I, III, fasc. 1.

(2) Encore n'est-il pas certain que le bétyle de Chalcis soit syrien, comme me l'a fait remarquer M. Seyrig, qui prépare une étude sur le sujet.

n'apparaît qu'à Sidon (pl. XXXIII, 6). Soit pour Tyr, où un bronze figure effectivement un objet « bétylique » (*ibid.*, 7), mais sans char, soit surtout pour Sidon, où le char est de règle, on invoque un texte de « Sanchoniathon » conservé par Eusèbe (*Praeparat. Evangel.*, I, 10, 31) relatant qu'Astarté, parcourant le pays, recueillit d'aventure un *astre* tombé du ciel (ἀεροπετής ἀστήρ) et le consacra dans un temple à Tyr. On en conclut : donc le bétyle de Tyr et de Sidon revient à Astarté. Mais cette conclusion ne s'impose pas. Au contraire : la logique semble exiger qu'un aérolithe, un bétyle venant du ciel et recueilli par une déesse, soit distinct d'elle, et figure tout au plus son parèdre.

Un premier coup d'œil sur nos reproductions montre que l'objet abrité dans le char de Sidon répond bien quelque peu au signalement de « Sanchoniathon » ; mais le bétyle n'y apparaît nulle part sous la forme courante d'un astre. Pour écarter cette objection, on a rapproché du char sidonien une figure en buste de l'Astarté tyrienne, abritée dans un baldaquin ou naos portatif, sans le char (pl. XXXIII, 8). Mais toutes les divinités du paganisme pouvaient être ainsi portées, même quand elles possédaient, par ailleurs, un char processionnel. Par conséquent, comment interpréter le contenu du char ? Rien, a priori, dans ces images multiples et variées, n'oblige à voir Astarté sous les traits d'un bétyle rond. Par lui-même un objet de cette nature peut incarner tout aussi bien une divinité mâle. On n'a donc fourni jusqu'ici aucune preuve que le char de Sidon soit celui d'Astarté.

On pourrait se rabattre sur un type de monnaie tyrienne où feu M. Rouvier, à la suite de Babelon, a cru voir un bétyle dans la main d'Europe ; mais M. Hill (1) qui en a reproduit un assez bon exemplaire, agrandi dans notre figure 8 bis (pl. XXXIII) y voit, avec plus de raison, un vase ; en tout cas, ce bétyle, pointu *par le bas*, serait

(1) *Op. cit.*, pl. XXXIV, 13. Cook, *Zeus*, I, p. 530, y verrait plutôt un *flower-basquet*.

tout à fait différent de celui du tabernacle portatif et devrait être interprété tout autrement.

Tout compte fait, il devient clair que le passage qui nous a été conservé par Eusèbe est une interprétation évhémériste du titre d'*Astéria*, mère de Melqart, que portait la déesse de Tyr à l'époque hellénistique. Pareille épithète qui se base, en définitive, sur la nature céleste de la déesse Astarté (1), est une forme synonymique de מלכת השמים « reine des cieux », nom qui lui est donné dans Jérémie, VII, 44, et beaucoup plus tôt, en sumérien, INNINI = *nin-an-na* (dame céleste). C'est l'équivalent des épithètes οὐρανεία (Hérodote), ἀστρονομή (2) ou ἀστροάρχη, répondant au sémitique שִׁמְבֵּעַל = *des cieux de Ba'al*. C'est cette divinité, un astre sur la tête, que figure une monnaie de Philadelphie (3), où les cultes tyriens avaient pénétré dès avant notre ère. C'est encore elle qui apparaît dans un monument de Tyr du Musée de Berlin (4), qui, s'il n'est pas à l'abri de tout soupçon, comme je crains, imite, du moins en ce détail, un original authentique (pl. XXXIII, 9). Le texte de « Sanchoniathon » est donc à prendre plutôt au pied de la lettre, si l'on veut lui attacher quelque importance, et le prétendu aérolithe, consacré à Tyr par Astarté elle-même, ne pourrait être qu'un astre, si le bétyle était son propre symbole (5).

(1) Voir la première partie de cette étude, p. 145=7].

(2) Cf. Dussaud, *Hérakles et Astronoé à Tyr*, dans la *Rev. de l'hist. des relig.*, 1911, pp. 331-339.

(3) Cf. Wroth, *Galatia....* pl. XXXVIII, 10, ou Hill, *Arabia....*, pl. VI, 9, et p. XXXIX.

(4) Pietschmann, *Gesch. d. Phöniz.*, p. 159. — Un faux, certain celui-là, est le vase sidonien de Berlin, publié par le même auteur (p. 225). Je m'en suis convaincu sur le vu de l'original.

(5) Les légendes tardivement recueillies sur le sanctuaire d'Afqa par Sozomène (*Hist. eccles.*, II, 5) et Zozime (*Hist.* I, 58), et d'où l'on a tiré des conclusions précises relativement au culte d'Astarté au Liban, n'ont aucune portée dans le débat présent. On est même allé jusqu'à voir, dans ce bolide igné tombant dans le Nahr Ibrahim, un symbole de l'union d'Astarté et d'Adonis !

Un seul fait numismatique pourrait être encore invoqué en faveur d'Astarté, à propos des monnaies de Sidon. Sous Caracalla, et exclusivement sous son règne, deux types de monnaies provinciales figurent l'aigle impérial tenant dans ses serres soit l'image d'Europe sur le taureau, soit le « char d'Astarté » (pl. XXXIII, 10). On pourrait donc s'appuyer sur cet échange de symboles pour soutenir l'identité des divinités représentées respectivement par Europe et par le bétyle du char sidonien. Mais pourquoi l'aigle impérial n'aurait-il pas servi à porter dans ses serres un dieu aussi bien qu'une déesse ? Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter toutes les images de cette catégorie, où l'aigle soutient tous les symboles possibles ; en particulier, la série émésénienne, débutant sous Caracalla et se continuant jusque sous Macrin, où l'aigle impérial est associé au fameux bétyle Elagabal ou à Hélios radié (*ibid.*, 11). A Héliopolis même, on retrouve la tête radiée entre les serres du même aigle (1). Ces constatations numismatiques sont si concluantes qu'elles suffisent, sans plus, à écarter définitivement l'hypothèse du « Char d'Astarté » et de son bétyle.

La présence du même symbole dans le cercle zodiacal (pl. XXXIV, 12) (2) et son association fréquente à différentes scènes mythologiques

Il eût été plus prudent d'attribuer le bolide à Adonis, en tant que stellaire aussi bien que sa parèdre d'époque romaine. Au surplus, le cas du météore d'Afqa est analogue à celui de *Gennaïos* d'Héliopolis, ainsi que j'espère pouvoir le prouver ailleurs, en m'appuyant sur les faits cœlésyriens contemporains. C'est — pour n'avoir plus à y revenir — cet astre d'Adonis qui figure en exergue sur la monnaie de Byblos. Voir encore l'étude que j'ai consacrée à *Hélioseiros* dans *Aréthuse*, 1930, p. 9.

(1) Worth, *Galatia...*, pl. XXXVI, 5.

(2) L'exemplaire agrandi dans notre fig. 12 est celui de la collection Rouvier. On remarquera que le char contient deux bétyles ronds ! Si ce n'est pas un redoublement accidentel, dû à une distraction du graveur, on pourrait tirer la conclusion que la figure reproduit le symbole de deux divinités distinctes, un dieu et sa déesse parèdre. Mais il est bien plus probable que nous avons affaire à une déformation de l'image, qui, partout ailleurs, ne contient qu'un seul

dont la signification nous échappe parfois (1) ne prouvent rien non plus, quant à l'attribution du bétyle et de son char à la déesse phénicienne. Je me permets de renvoyer pour la discussion de tous ces points à une autre étude, où la nature du bétyle de Sidon sera étudiée et définie. C'est là également qu'il sera question de la monnaie de Tyr à laquelle j'ai fait allusion au début et où l'on relève un objet bétylique également impossible à rattacher au culte d'Astarté.

De tout ce qui précède il résulte clairement que nulle part, dans la numismatique, on ne peut retrouver de bétyle consacré à la déesse phénicienne. Cette conclusion négative, qui s'oppose d'emblée à la théorie courante fondée sur la monnaie de Macrin, subsisterait même s'il était absolument prouvé que les monnaies de Sidon et de Tyr symbolisent Astarté. Il y a une trop grande différence entre les « bétyles » de ces deux métropoles et l'énorme masse centrale de la monnaie de Macrin. Je ne veux pas dire par là qu'aucune déesse n'ait pu être figurée sous la forme d'un bétyle, d'une petite pierre dressée — surtout à l'époque romaine, où toutes les divinités semblaient vouloir s'incarner dans un petit bloc plus ou moins rond ou conique, toujours portable ou déplaçable, auquel on attribuait toutes sortes de propriétés merveilleuses (2). Tout au contraire. Sans parler du fameux aérolithe noir de la Grande Mère idéenne, dont l'arrivée à Rome, en 204

« bétyle ». La collection de l'Université américaine en possède un exemplaire à fleur de coin, où le bétyle est unique.

(1) On pourrait dire « souvent ». Toute la numismatique phénicienne offre des problèmes à résoudre et un travail qui s'y attaquerait, à nouveau et d'ensemble, aboutirait sans aucun doute à une foule de constatations intéressantes sur le syncrétisme phénicien d'époque romaine.

(2) Sur toutes ces superstitions à l'époque romaine, cf. Hopfner, *Griech.-ägyptischer Offenbarungszauber*, I, pp. 141 sq. ; II, p. 143 § 303. — Sur la manie des bétyles à la même époque, Cumont, *Les religions orientales...*, 4^e édit., pp. 108 et 245, n. 34.

avant J. C., retrempe les courages défaillants (1), l'Artémis de Perge (pl. XXXIV, 13) est présente à toutes les mémoires (2). Plus près de la Phénicie, l'Aphrodite de Paphos, sur la nature « bétélyque » de laquelle on est d'accord depuis des siècles, et sur laquelle nous allons revenir dans un instant, nous offre l'exemple le plus célèbre d'une déesse adorée sous la forme d'une pierre conique. En Syrie même, un texte découvert à Kafr Nebo nous fournit un témoignage épigraphique qui ne semble prêter à aucun doute (3).

Mais là n'est pas la question. Il s'agit pour nous de savoir si la pyramide du temple de Byblos est, oui ou non, un objet de culte de la même nature et figurant la grande déesse gyblite.

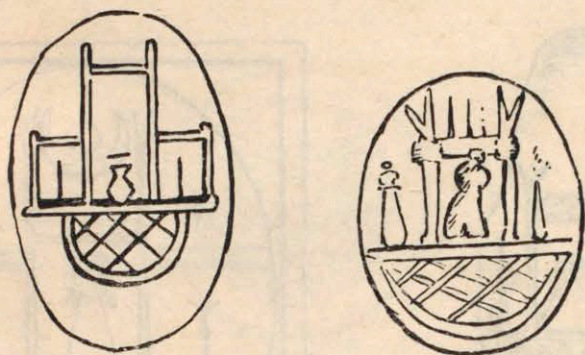
Nous avons déjà, dès le début, fait ressortir que, par sa forme sinon par ses dimensions apparentes, le *xoanon* des monnaies de Paphos offrait d'assez fortes ressemblances avec le « cône » de Byblos. Il nous faut insister sur ce sujet. Notre série 14 (pl. XXXIV et fig. 14 k-o) offre un choix de monnaies de Chypre et de pierres gravées, dont deux inédites. On sait que d'autres villes, Sardes et Pergame, avaient adopté cette figuration dans leur monnayage. Le meilleur travail sur les monnaies paphiennes est dû à M. Hill, *Cyprus* (Catal. du Brit. Mus.) ; il contient, en outre, un certain nombre de gemmes, auxquelles il faut ajouter les reproductions de M. Cook, *Zeus*, II, pp. 422 sqq., et

(1) Cf. Graillot, *Le culte de Cybèle*, pp. 46-50 et, tout récemment, Audin dans son étude sur le *Palladium de Rome*, *Rev. Archéol.*, 1929, II, pp. 46-54.

(2) Voir encore la déesse xoanique de Pogla, en Pisidie (Cook, *Zeus*, II, p. 362, fig. 259 et 260).

(3) Cf. Chapot, *Bullet. corresp. hellénique*, 1902, p. 182 : Σεῖμῖω καὶ Συμβετύλῳ καὶ Λέοντι θεοῖς πατρώοις. L'inscription a provoqué toute une littérature, surtout depuis la découverte des fameux papyrus araméens d'Eléphantine. Nous ne pouvons songer à l'indiquer dans ces lignes. A notre avis, la divinité *symbétyle* du dieu Seimios ne peut être qu'une déesse. — Au dernier moment, M. Rostovtzeff nous annonce que ce dieu apparaît à Doura, dans une dédicace où il est donné pour Zeus-bétyle, évidemment identique à Madbachos et à Amudates.

celles qu'on rencontre dans les recueils de pierres gravées. Aucune de ces nombreuses images n'est antérieure à l'époque romaine, en sorte qu'on ignore à peu près tout des origines du xoanon de la déesse (1). Il est néanmoins probable qu'il remonte à un passé plus ou moins reculé et, en tout cas, que le sanctuaire où il est abrité imite un type très ancien, se survivant encore en pleine époque romaine. C'est exactement le cas du temple de la monnaie de Macrin à Byblos.

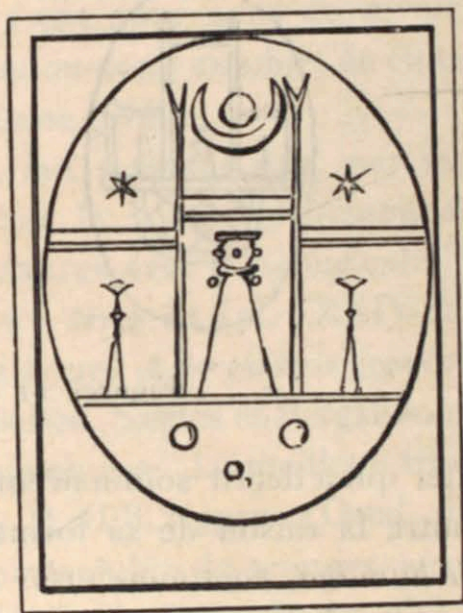
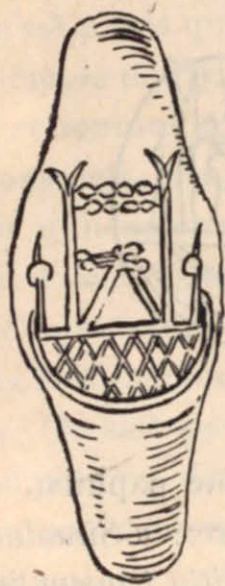


Figures 14 k et l.

Tacite, qui a décrit sommairement le cône paphien, déclare ne pas connaître la raison de sa forme singulière : « *Simulacrum deae non effigie humana, continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum*

(1) On a beaucoup écrit sur la déesse paphienne et son temple. Dans un récent mémoire, *Le temple de Paphos*, 1924, (*Det Kgl. Danske Videnskaberne Selskab, hist.-filol. Meddel.*, IX, 2), M. Blinkenberg a insisté, après plusieurs autres, sur l'origine égéenne du culte de la déesse et de son sanctuaire. Je n'admettrais pas toutefois que les hauts piliers décorant la façade dérivent de la même source : il est bien plus probable que ces mâts sont à rapprocher des pylônes égyptiens et qu'il faut y voir une trace tardive de l'influence phénicienne. Il est d'ailleurs inexact d'affirmer (p. 34) que les fouilles de Paphos n'ont mis au jour rien de phénicien. Cf. les textes phéniciens publiés dans les *Mélanges de la Fac. Orient.*, t. III, fasc. 2, 1909, pp. 801-804. Quant à l'origine et à l'antiquité du « bétyle » de la déesse, les avis sont partagés, mais reviennent néanmoins à l'idée générale d'un emprunt à l'Asie Mineure ou à la Crète. Cf. Ch. Picard, *Rev. des étud. anc.*, 1927, pp. 260 sqq. ; Schweitzer, *Herakles*,

metae modo exsurgens ; sed ratio in obscuro ». Il est certain que cette description vaut pour l'ensemble des représentations de l'objet ; elle s'applique surtout aux cas où il figure dépourvu de tout appendice à son sommet. Par contre, très fréquemment, le cône est surmonté d'une masse plus ou moins plate, assez souvent redoublée, les deux parties parfois séparées l'une de l'autre par une tige ou un globule aplati. On a suggéré que ces superstructures figuraient un chapiteau, et de ce fait



Figures 14 m et n.

on a conclu — c'est l'opinion d'Evans — que le cône est un dérivé du pilier mycénien. Rien, absolument rien, ne justifie cette opinion.

pp. 62 sqq. ; Bates, *Americ. J. of Archaeol.*, 1925, p. 244 ; Farnell, dans les *Essays* dédiés à Evans, pp. 17 sqq. — Dans son récent volume sur *Les origines du polythéisme hellénique*, p. 70, M. Ch. Picard fait de justes réserves sur la séquence *pilastre* > *colonne* > *bétyle* ; mais que les « mâts » du temple de Paphos dérivent des figurations de la déesse crétoise à la colombe se balançant entre les mâts que l'oiseau sacré surmonte, c'est ce qu'on ne saurait admettre sans plus. Ces mâts ne constituent pas, à eux seuls, « le dispositif essentiel du grand sanctuaire chypriote ».

M. Hill s'y est déjà opposé dans son catalogue *Cyprus*, p. CXXXII, et il a disséqué la figuration en deux parties : un simple cône, de tous points semblable à celui de certaines monnaies ciliciennes (décrites plus loin), augmenté d'un appendice architectural, alors survivance possible du pilier mycénien. Mais, à mon humble avis, il faut aller encore plus loin, malgré les apparences à première vue contraires. On ne peut nier, sans doute, que l'appendice est parfois traité tout comme un chapiteau sommairement indiqué ; nulle part il n'est plus accusé

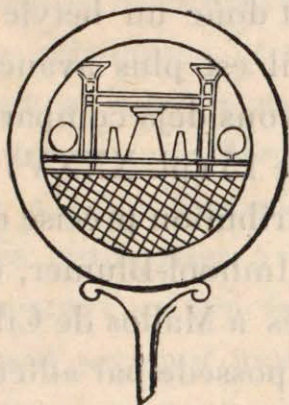


Figure 14 o. — Miroir de Cesnola.

que dans le miroir de Cesnola ; mais on ne saurait parler de chapiteau là où l'objet ne touche pas le linteau de l'entrée. D'autre part, cet appendice n'existe pas sur toutes les figurations connues du cône paphien, et si l'on distingue fréquemment quelque dessin à son sommet, il n'a pas toujours l'aspect d'une plaque ; il affecte plutôt la forme d'un globe plus ou moins aplati. Même dans les cas où apparaissent au complet les trois membres de l'appendice, la partie intermédiaire est parfois ronde et les deux autres semblent figurer plutôt, en bas, un cou, en haut, une coiffure, le tout très sommairement indiqué et, si l'on peut dire, avec l'intention de figurer une tête en harmonie avec la grossièreté du xoanon qu'elle couronne. Notre n° 14 n, qui est inédit, est des plus significatifs à cet égard. Il faut donc voir dans l'image du miroir Cesnola un dessin fantaisiste de très basse époque et

admettre que le cône paphien, nu à l'origine, recevait, dans certain cas, à son sommet une tête, dont le but était d'anthropomorphiser cette pierre par trop brute. On en dira autant des appendices, qui parfois retombant du sommet sur les côtés du cône, ressemblent à des moignons ou à des anses destinées à faciliter son déplacement. Il me paraît finalement incontestable que le xoanon de Paphos se couronnait à l'occasion d'un semblant de tête. Le lecteur trouvera, dans l'étude annoncée plus haut et consacrée au bétyle du prétendu char d'Astarté, une série de parallèles qui, je l'espère, lui paraîtront probantes.

Le cône de Paphos est donc un bétyle plus ou moins anthropomorphisé et, sur ce point, il est plus avancé que celui des monnaies ciliciennes auquel nous l'avons déjà comparé et dont il nous faut dire un mot rapide. Notre série 15 (pl. XXXV) reproduit les types principaux de ces pièces sur l'attribution précise desquelles les numismates ne sont pas d'accord (1). Imhoof-Blumer, qui avait d'abord soutenu qu'elles avaient été frappées à Mallos de Cilicie, les attribua plus tard à Aphrodisias, dont on ne possède par ailleurs aucune autre monnaie. La raison dernière de cette volte face est évidente. Le savant numismate a observé entre les figurations de ces monnaies et celles de Paphos une ressemblance telle, qu'elle lui a paru entraîner l'identité des divinités représentées par leurs cônes respectifs. Or, E. Babelon a montré, par des arguments convaincants, que le bétyle si typique de ces monnaies de Cilicie est le symbole d'un dieu et non d'une déesse. Cette pierre sacrée est à considérer comme un aérolithe, ainsi que le prouvent les types où figurent des essaims d'étoiles sous forme de grappes ou d'oiseaux. J'irai plus loin. Dans les séries subséquentes qu'on doit attribuer positivement à Mallos, le disque porté par une figure ailée en course, est identique, sauf pour l'aspect extérieur, au bétyle conique des monnaies dont l'attribution restait jusqu'ici dou-

(1) On trouvera un historique de la controverse dans Babelon, *Traité...*, 2^e partie, *Descript.*, t. I, col. 561-564.

teuse. J'espère même pouvoir prouver un jour que la première série est également à classer à Mallos (1).

Qu'on veuille bien maintenant comparer les bétyles de Mallos et de Paphos. Tout d'abord, on doit admettre, comme nous l'avons dit, que le bétyle est de lui-même indifférent au sexe de la divinité. Ensuite, que le cône de Paphos doit être considéré comme un vrai bétyle, c'est à dire une pierre tombée du ciel. En troisième lieu, que ses dimensions ne pouvaient pas être très considérables, en tout cas que, comme le cône de Mallos, il était facile à déplacer — ce que montrait déjà l'apparition, sur quelques exemplaires, des anses si nettement marquées sur les monnaies ciliciennes, et de la tête informe souvent accolée à la pierre de Paphos. Tout le monde s'accorde d'ailleurs à voir dans le sanctuaire chypriote un édifice de dimensions très réduites, peut-être même en bois, s'il faut accorder quelque importance au résultat négatif des fouilles entreprises à Paphos pour en retrouver l'emplacement. Si donc les graveurs représentaient souvent le bétyle de la déesse comme occupant presque toute la hauteur de la façade, c'est qu'ils exagéraient à dessein ses proportions pour attirer les regards sur son image. Au reste, un simple coup d'œil sur nos reproductions prouve que le bétyle avait parfois des dimensions fort modestes. On aura enfin une idée plus nette de ce qu'il faut entendre par un « grand bétyle » en se reportant à la description que fait Hérodien (5, 3, 5) du bétyle d'Elagabale, dont les images sont si connues : *Λίθος μέγιστος κάτωθεν περιφερής, λήγων ἐς ὀξύτητα; κωνοειδὲς αὐτῷ σχῆμα*. Or, le bétyle d'Emèse n'avait certainement pas plus d'un mètre de hauteur, comme on peut s'en assurer par les monnaies figurant son quadrigé, et par le chapiteau romain publié par Studniczka (*Röm. Mitt.*, XVI, pl. XII, p. 278).

De toutes ces considérations, il saute aux yeux que le bétyle paphien n'a rien de commun avec la pyramide de Byblos et qu'on a eu

(1) Un premier pas dans ce sens a été déjà fait par Cook, *Zeus*, I, pp. 297 sqq.

tort, en partant du premier, de conclure au caractère féminin de la divinité figurée par le second.

*
* *

Nous en arrivons maintenant à la partie positive de notre démonstration. Partant de l'hypothèse, suffisamment justifiée, qu'il ne peut s'agir d'un bétyle, demandons-nous ce que représente au juste la monnaie de Macrin. L'interprétation matérielle et, si l'on peut dire, littérale de l'ensemble de l'image ne saurait être exacte dans tous ses détails. Les proportions réelles des objets ont pu être notablement différentes de celles qu'ils affectent sur notre bronze. Il n'en reste pas moins assuré que la pyramide devait être très élevée, en tout cas, qu'elle dépassait la hauteur des colonnes des propylées : on pourrait presque affirmer que le sommet de la pyramide devait être visible du dehors. Supposons néanmoins une forte exagération du graveur sur ce point et admettons que l'ensemble de la structure isolée à l'intérieur ait eu une hauteur minima très peu supérieure à celle du péristyle. Si l'on donne à ces colonnes la hauteur très modeste de 2 m. 50, on aboutit pour le cône (y compris sa base) à une hauteur minima de 2 m. 50 à 3 m. Du coup, l'idée d'un bétyle, déjà exclue par nos arguments antérieurs, s'évanouit pour toujours, et il nous faut déterminer la nature du sanctuaire et de son contenu.

On a déjà admis, avec raison, que le type du temple de notre monnaie remonte à un passé assez reculé. Il est néanmoins certain que ce sanctuaire, à l'époque romaine, n'était pas de construction très ancienne. Les colonnes de la façade, l'architecture de la chapelle latérale sont certainement récentes. Tout a donc pu être renouvelé, sur un plan antique, au I^{er} siècle de notre ère, et probablement plus tard. Quel était ce plan ? Il serait oiseux de vouloir le dessiner (1).

(1) Donaldson, dans son *Architectura numismatica*, ne l'a point tenté ; Perrot, non plus. Pietschmann, dans sa *Geschichte der Phöniz.*, p. 201, ne sort

car plusieurs points resteraient forcément douteux. Ainsi, on ne reconnaît pas très nettement les dimensions, ni même l'orientation exacte de la chapelle sur le flanc gauche du téménos ; de même, on ne peut savoir au juste si la pyramide se trouvait au centre de l'enceinte ou plutôt près de son entrée. Le nombre des colonnes du portique intérieur reste indécis d'autant plus que sur certains exemplaires celui des colonnes des propylées monte de 4 à 5 ! Autre indécision, beaucoup plus gênante. Il est impossible de savoir si le cône reposait sur une base ou directement sur le sol. Aucun des exemplaires qu'il m'a été donné de voir jusqu'à ce jour — depuis une trentaine d'années — n'offre le moindre détail à l'intérieur de la balustrade entourant le cône. Il est néanmoins permis de supposer qu'il reposait sur un socle d'une certaine hauteur, et la suite de notre étude montrera que ce socle ne pouvait manquer.

Malgré toutes ces incertitudes de détail, il n'en reste pas moins assuré que l'ensemble de la figuration se présente comme une enceinte à ciel ouvert, à l'intérieur de laquelle rien d'autre n'apparaissait que le simulacre pyramidal avec sa balustrade, et sur le flanc gauche de laquelle s'élevait une chapelle ornée à son entrée d'un autel, sur le sens duquel nous aurons à insister. Mais si l'enceinte, munie de portiques intérieurs, est une disposition courante du temple phénicien antique, l'adjonction du sanctuaire extérieur latéral est une anomalie, une nouveauté, qu'ignore l'antiquité phénicienne. Nous ne possédons, il est vrai, pour tout point de comparaison que le sanctuaire d'Amrit (1) ; mais l'Orient nous a fourni d'autres modèles — élamites,

pas du domaine du possible, et M. Dussaud (*Syria*, 1917, p. 124) ajoute à l'intérieur du téménos un autel conjectural, qui fait double emploi avec celui de la chapelle latérale. Il faut absolument rejeter l'opinion de Heisenberg, *op. cit.*, pp. 208-9, qui suppose que les trois parties du sanctuaire — propylées, téménos et chapelle — se suivaient l'une derrière l'autre !

(1) Voir Perrot, *op. cit.*, pp. 103, 241 sqq., qui a résumé et interprété les recherches de Renan (*Mission de Phénicie*).

anatoliens, sémitiques (1) — qui reviennent toujours essentiellement à une enceinte, au milieu de laquelle s'élevait, avec un autel, l'édicule où était censée résider la divinité. Parfois même, l'autel était en même temps le simulacre du dieu local. Tout ce que l'on a dit pour se convaincre qu'un sanctuaire sémitique pouvait, à l'origine, se réduire à l'enceinte et au bétyle figurant la divinité, repose sur un texte de Tacite, à propos du sanctuaire du Carmel (2) et sur une interprétation erronée du sanctuaire de Byblos.

La chapelle latérale, avec son autel tripode si caractéristique, suggère donc un dispositif sensiblement différent du sanctuaire phénicien de la forme classique. Sa présence en dehors du téménos, avec lequel elle communiquait évidemment par une porte d'arrière, l'escalier spécial qui lui est attribué, le fait que l'enceinte, avec son cloître intérieur et son grand escalier, était visiblement destinée à la foule des dévots et, sans doute aussi, aux marchands d'objets de piété, tout cela fait de notre chapelle un lieu réservé, une sorte de *télestérion* où ne devaient accéder que les prêtres et certaines classes de citoyens. Nous avons donc affaire à un sanctuaire *sui generis*, différent de ce que nous sommes habitués à trouver dans les temples du pays.

(1) Tout le monde a présent à la mémoire le bronze si intéressant de Suse (*Délégation en Perse, Mém.*, t. XII, pp. 143 sqq.), qu'on a nommé, on ne voit pas pourquoi, « haut-lieu ». S'il est certain que, comme en Syrie, les sanctuaires anatoliens étaient généralement des enceintes au milieu desquelles s'élevait un édicule, il est inexact, comme l'affirme V. Müller, *Athen. Mitt.*, 1917, p. 150, que le modèle de ces sanctuaires à ciel ouvert ait été fourni par l'Égypte. Parmi les temples syriens de la même catégorie, subsistant dans leurs dispositions essentielles en pleine époque romaine, on peut citer le grand sanctuaire de Boetocécé et celui du Zeus damascénien.

(2) *Histor.*, II, 78: *Est Judeam inter Suriamque Carmelus : ita vocant montem et deum. Nec simulacrum deo aut templum : sic tradidere majores, aram tantum et reverentiam*. On n'a pas remarqué que l'auteur voulait attirer l'attention sur ce point, que le simulacre du dieu se confondait avec la montagne elle-même, et que l'autel incarnait à la fois le dieu et son simulacre.

Or, nous savons, par des textes anciens, que Byblos célébrait avec la plus grande solennité les *Adonies*, « mystères » phéniciens remémorant la mort et la renaissance du dieu libanais. La vogue de ces panégyries, qui s'était propagée au loin et jusqu'en Espagne, était telle, que les anciens, et notamment Strabon, appelaient Byblōs la ville sainte d'Adonis (1). On oublie trop facilement ce texte quand on parle des cultes gyblites des bas temps.

Les temples ou chapelles dédiées à Astarté, à l'époque romaine, figurent fréquemment dans la numismatique de la ville (2). D'Adonis, son parèdre, on n'a encore rien signalé, ni son image, ni son sanctuaire, ni la moindre autre trace de son culte, en dehors des monnaies frappées au I^{er} siècle avant notre ère, figurant un Harpocrate isolé, et sous Tibère, accompagné de sa mère Isis, qui le tient par la main (3). On ne saurait opposer le cas d'Héliopolis, dont la numismatique n'a encore fourni aucune reproduction du *Jupiter Heliopolitanus* si célèbre dans tout l'empire romain : les temples reproduits assez souvent par les monnaies y suffisaient largement ; leur grandeur, leur magnificence effaçaient aux yeux des graveurs, ou plutôt des Romains qui dirigeaient leur main, l'intérêt d'une idole connue de tous et d'ailleurs à moitié barbare. Mais il semble presque inadmissible que la numismatique romaine de Byblos ait pu négliger son dieu au point de ne le figurer ni en personne, ni dans un de ses sanctuaires. Nous nous demandons donc si la monnaie de Macrin ne représente pas un temple consacré au culte spécial d'Adonis. Nous n'en doutons

(1) XVI, 2, 18 : Βύβλος, τὸ τοῦ Κινύρου βασιλείον, ἱερὸν ἐστὶν τοῦ Ἀδώνιδος.

(2) Qu'il me suffise de renvoyer à l'introduction du Catalogue de Hill, *Phœnicia*, et à sa critique des vues de Heisenberg (*op. cit.*, I, pp. 201 sqq.) dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1911, p. 57. A l'heure actuelle, il reste impossible de situer sur le terrain le ou les sanctuaires de l'Astarté d'époque romaine. (Cf. déjà *Mélanges de la Faculté Orientale*, t. I, pp. 141-143 et les dernières pages de la présente étude).

(3) Hill, *Phœnicia*, pl. XII, 6 et 9 ; pl. XLI, 14.

pas pour notre part et nous allons essayer de prouver que ce bétyle, ce cône, est tout simplement la pyramide funéraire du dieu mort, répondant naturel de l'image de *Venus lugens*.

Des pyramides de cette nature ont été trouvées précisément en Phénicie et à Chypre (1) (pl. XXXV, 16); leur caractère funéraire

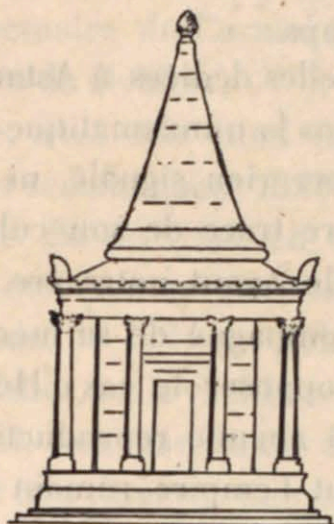


Figure 17. — Monument de Machnaqa.

est admis de tous. Mais c'est là également le type des anciens monuments funéraires de la Phénicie, et, dans leur forme, il faut voir une survivance incontestable de la pyramide funéraire égyptienne. Il nous suffira de renvoyer aux divers monuments connus d'Amrit et de Machnaqa (2). Pour nous, la monnaie de Macrin figure le tombeau d'Adonis à Byblos, en d'autres termes, un de ces *Memnonia* dont les textes font mention pour d'autres localités du pays.

(1) Pour l'Égypte (Serapion de Memphis), cf. Haas, *Bilderatlas zur Religionsgeschichte*, Liefer. 9-11, n° 12 : époque romaine.

(2) Le monument de Machnaqa est situé dans la vallée de l'Adonis, dans une région foncièrement consacrée au culte du dieu, ainsi que le prouvent d'autres restes se rapportant au même culte. C'est avec raison que Renan n'a pas hésité à y reconnaître un tombeau d'Adonis, et l'on s'étonne que Perrot n'ait fait aucun état de la restitution de l'architecte Thobois, que reproduit

Une première preuve de notre assertion se tire d'un petit monument des plus curieux (pl. XXXV, 18), qui n'est connu que par une courte description de feu le D^r Rouvier (1). L'objet, un bronze de dimensions inconnues, avait été recueilli à Byblos même par le vieux collectionneur Danois, Löytwed, qui l'a communiqué à M. Rouvier. La reproduction de notre planche provient d'un positif, très réduit, pour projection, égaré dans les cartons de notre Imprimerie, qui l'avait préparé pour la conférence de Rouvier. La conservation de la plaque de projection est fort defectueuse, mais néanmoins suffisante pour notre but. L'âge du bronze ne peut être fixé avec exactitude ; il est, au moins, contemporain de la monnaie de Macrin et, plus probablement, de quelque peu antérieur à notre ère. Il paraît, en outre, de fabrication locale ; en tout cas, l'imagerie égyptienne ignore entièrement, à ma connaissance, ce type tout à fait singulier d'Horus tenant dans la main droite une petite pyramide quadrangulaire. On a supposé (Rouvier en particulier, *loc. cit.*) que le dieu tiendrait ici le bétyle de sa mère Isis, en l'espèce Astarté. Non, le dieu tient sa propre image, son propre attribut ou symbole. On n'opposera pas, j'espère, le fait qu'Horus-Harpocrate est le fils d'Isis et non son parèdre, autrement dit qu'Adonis répond à Osiris et non à Horus. Cet échange ne fait aucune difficulté, aussitôt qu'on se rappelle que le caractère enfantin prêté à Adonis est très ancien. Nous avons déjà établi plus haut l'équation Adonis-Horus en interprétant les monnaies qui figurent la triade héliopolitaine, et nous montrerons ailleurs, en traitant de cette triade, que chez certains Sémites et à partir d'une certaine date, les triades familiales se succédaient, en se rajeunissant par le moyen d'un double caractère donné au dieu-enfant, — celui de fils et d'époux de sa

notre figure. En dépit de tout ce que contient forcément de conjectural le dessin du collaborateur de Renan, il est extrêmement remarquable que le monument, dans son ensemble, ressemble si fort à celui de la monnaie de Macrin.

(1) *Gébal-Byblos* (dans *Rev. bibl.*, 1899), pp. 6-7 du tiré à part.

propre mère. J'ai déjà fait allusion à ce trait particulier de la théologie phénicienne à propos de l'étymologie même du nom d'Adonis (1), et plus explicitement encore en commentant le fameux cylindre Tyszkiewicz (2). Je ne saurais m'étendre davantage ici sur le sujet. Au reste, même un écrivain aussi scrupuleux que Baudissin (3) admet la thèse que je viens d'exposer.

On pourrait plutôt objecter que ce petit dieu égyptien porte, non pas un symbole funéraire d'Adonis, mais la pyramide sacrée d'Héliopolis d'Égypte, symbole très ancien dans lequel on voyait une incorporation du Soleil et qu'on identifiait précisément avec le dieu faucon solaire Horus (4). La chose ne serait pas inadmissible si notre monument était d'origine purement égyptienne et d'une date très reculée ; mais nous avons affaire à une figuration de basse époque et de fabrication phénicienne. Au reste, la question se poserait immédiatement de savoir si, chez les Égyptiens eux-mêmes, des pyramides portatives semblables, qu'on trouve dans les tombeaux (5), n'avaient pas une connexion quelconque avec les plus anciens cultes solaires de l'Égypte et des pays voisins de l'Asie.

Tout bien considéré, il reste du moins certain que la petite pyramide, cette fois bien transportable et même, si l'on veut, « bétélyque » mise dans la main du jeune dieu, symbolise le dieu local gyblite, Adonis, et non Astarté.

Les mêmes réflexions peuvent être faites à propos de petites pyramides semblables, achetées jadis par Löytwed sur la côte phénicienne

(1) *MUSJ*, XI, pp. 355-356.

(2) *Ibid.*, XII, pp. 205-207.

(3) *Adonis u. Esmun*, pp. 153, 167, 177-178. Je relèverai ailleurs les multiples erreurs de l'exposé de l'auteur, sur ces questions qu'il n'arrivait pas à débrouiller comme il aurait convenu.

(4) Cf. Wiedemann, dans *Anthropos*, 1921-1922, pp. 673 sq.

(5) Budge, *The Mummy*², pp. 393-394. Le plat de la base porte ordinairement le nom du propriétaire du tombeau.

et dont l'une a été publiée par Clermont-Ganneau (1). Nous en donnons ici une reproduction légèrement agrandie (pl. XXXV, 19). La lecture ססס , admise unanimement, me paraît également assurée, d'autant plus que le nom divin de cette graphie est déjà connu par des textes phéniciens. La paléographie de ces trois caractères fait remonter l'objet au VI^e siècle avant notre ère. Sur ce dieu égyptien, adopté par les phéniciens, nous possédons un bon travail de M. Isidore Lévy (2), qui en retrace l'histoire, du point de vue égyptologique aussi bien que phénicien. Or, le dieu en question avait des accointances précises avec les *rites funèbres osiriens*. De plus et c'est ce qui rend le rapprochement encore plus frappant le théophore סססססס apparaît deux fois dans les graffites de l'*Osireion* d'Abydos. De même en Chypre, à Citium, un סססססס était grand-père d'une *Amatosir* ; et à Larnaca, des trois סססססס connus, l'un était fils de *Hor* et père d'*Abdosir*, un second, fils de *Abdhor*. Vers le V^e siècle, le dieu *Ssm* devient tout à fait populaire, après être entré dans le groupe osirien ; plus tard il est un servant d'Osiris, et placé finalement en rapport immédiat avec le cérémonial de la *momification*. Toutes ces constatations montrent que la pyramide placée dans la main du dieu publié plus haut, aussi bien que ces amulettes, doivent être tenues pour des symboles *funéraires* osiriens, et donc adonidiens.

Un dernier fait — d'ordre numismatique — achèvera, j'espère, de nous convaincre que le sanctuaire de Macrin, dédié à Adonis

(1) *Recueil d'archéol. orient.*, II, pp. 60 sqq. *Répert. d'épigr. sémit.*, III, 1595. Avec cet exemplaire, Clermont-Ganneau en avait reçu un autre semblable mais dépourvu de texte, portant sur sa base et deux de ses faces opposées des signes ou symboles grossiers et une palme sur l'une des deux faces restantes. Il eût été intéressant de donner un dessin de tout et surtout de savoir si ces amulettes ont été trouvées dans des tombes. La provenance indiquée des objets est plutôt vague ; je ne serais pas éloigné de croire qu'ils ont été découverts à Byblos même, où Löytwed avait établi son quartier général.

(2) *Cinquantenaire de l'Ecole des Hautes Etudes. Sect. histor. et philolog.*, 1921, pp. 282-288.

représente le monument funéraire du dieu. Il s'agit de l'autel figurant à l'entrée de la chapelle latérale. Remarquons d'abord que c'est un trépied : c'est du moins la forme qu'il affecte dans tous les exemplaires que j'ai pu examiner. Or, nous le savons (1), le symbolisme du trépied s'est révélé funéraire en Phénicie. Mais n'attachons, si on le veut, aucune importance à ce détail. Faut-il du moins voir, dans le couronnement de l'autel, des flammes très stylisées ? On l'a soutenu, mais à tort : dans un des exemplaires de Berlin, ces flammes ressemblent au fleuron surmontant le fronton de la chapelle. Ce ne sont donc pas des flammes.

Or le même autel apparaît à Sidon (pl. XXXV, 20) en connexion étroite avec Ešmûn-Asclépios et le « char d'Astarté ». Le dieu fait une libation sur l'autel. Ici, le trépied est très apparent, et les objets en forme de fleuron qui le surmontent, identiques à ceux de Byblos. Le même autel (pl. XXXV, 21), réapparaît à Tyr, sur un bronze où figurent les roches ambrosiennes : bien que plus large, vu l'espace étroit où il est gravé, il offre foncièrement les mêmes détails que les deux autels précédents ; ici également l'autel est mis en relation avec un dieu, Melqart. Or à Sidon, Ešmûn est l'équivalent d'Adonis, et Melqart, par certains côtés, participe à la nature de ce dernier. D'autre part, et le fait est remarquable, l'autel de la forme de ceux de Byblos, Sidon et Tyr *n'apparaît nulle part ailleurs en Phénicie et en Syrie*. Il est même si rare en numismatique antique, qu'un érudit allemand y a retrouvé les « cornes de consécration » égéennes (2) : ce qui est inad-

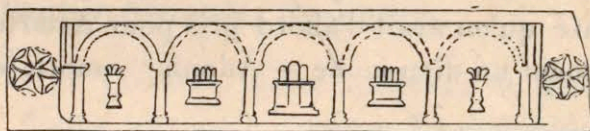
(1) Cf. *Venus lugens*, *supra*, p. 147 = 9].

(2) Gärte, *Archiv f. Religionswiss.*, XXI, 1922, p. 94. Cette opinion est d'autant moins soutenable qu'elle vise à confirmer l'idée erronée du bétyle symbolisant Astarté. Les trois « cornes de consécration » ainsi que le signe à deux « cornes » figurant la terre, le pays, seraient le symbole de la Déesse-Mère, d'Anatolie et de Crète. On voit à quels écarts peut mener une erreur initiale. Il faut néanmoins dire, à la décharge de M. Gärte, qu'il voit dans le sanctuaire de Macrin un temple dédié à Adonis et à Astarté à la fois : seulement l'autel reviendrait au dieu et le cône à la déesse !

missible. Il doit donc avoir une valeur spéciale à Byblos, aussi bien qu'à Sidon et à Tyr. Or nous avons déjà remarqué qu'on ne peut voir des flammes dans le fleuron qui le surmonte (1) : il ne peut donc s'agir que d'une plante stylisée et cet objet place l'autel dans une classe spéciale du symbolisme oriental. L'autel des trois métropoles phéniciennes symbolise la jeunesse des dieux auxquels il est consacré et souligne en même temps leur caractère de dieux mourants et renaissants (2). Vu sous l'angle religieux grec, il n'est ni plus ni moins qu'un symbole d'héroïsation, également applicable aux trois dieux (3), et matérialisant,

(1) Si l'on devait soutenir cette interprétation, on pourrait rapprocher notre autel du pyrée allumé placé devant le dieu Ešmûn dans un fragment de relief tyrien conservé au Louvre. Sur ce fragment, voir Dussaud, *Rev. hist. relig.*, 1913, II, p. 65. J'étais arrivé à la même conclusion bien avant d'avoir lu cette étude. On pourrait également rapprocher l'autel de Byblos, de Sidon et de Tyr, des autels figurant dans les temples des mages et symbolisant le feu éternel (cf. Cumont, *Etudes syriennes*, pp. 188-189, à propos de *Jupiter Dolicheus*). Mais je doute qu'il faille s'arrêter à ces rapprochements, plus spécieux que solides, et d'ailleurs contredits par la forme même des prétendues flammes.

Un seul monument pourrait, jusqu'à un certain point, être rapproché de nos autels phéniciens pour le motif qui les décore : le relief d'Umta'iyé



(Haurân), publié par les membres de l'expédition américaine en Syrie, *Princeton Expedit.*, II, A. 2, p. 89, après M. Dussaud (*Notes de Mythol. Syr.*, p. 173) dont la reproduction était incomplète. Mais jamais des flammes n'auraient pu être figurées par des objets ressemblant si étroitement aux autres bétyles du relief. Gressmann (*Altorient. Bilder z. A. T.*, n° 452) aurait dû remarquer que Galling (*Der Altar*, p. 68) n'a émis qu'une hypothèse très hésitante.

(2) Je n'ai pas besoin de rappeler ici le symbolisme si expressif des « jardins d'Adonis ».

(3) C'est certainement un symbole d'héroïsation que figure à Tyr l'œuf entouré d'un serpent, publié plus haut (fig. 5). M. Hill, *Phœnicia*, p. CXLI avoue que l'interprétation en est inconnue. Mais il n'est pas douteux que ce

si l'on peut s'exprimer ainsi, le titre si expressif de שר קדש «Prince de Sainteté» que reçoit Ešmūn dans les fameuses inscriptions de son sanctuaire sidonien.

*
* *

Ainsi, l'idée d'un temple et d'un bétyle dédiés à Astarté, définitivement écartée pour la monnaie de Macrin, nous a amenés à y reconnaître un monument consacré à Adonis, et à Adonis mort. La pyramide figure donc son tombeau et nous en avons une dernière preuve décisive dans la nature même de ce qu'on avait jusqu'ici presque universellement appelé le « bétyle » ou le « cône d'Astarté ».

Les trois énormes agrandissements de nos planches XXX et XXXI (1) proviennent respectivement d'exemplaires du Cabinet des

symbole revient à Melqart. Il serait très long d'entrer à ce sujet dans des développements qui n'ont pas directement leur place ici. Je me propose d'y revenir dans les études diverses que je prépare sur le Jupiter héliopolitain ; mais, dès maintenant, je puis avancer que le symbolisme figuré par le serpent s'enroulant autour d'un œuf est celui là même qui s'est révélé au sanctuaire du Janicule, dans le fameux bronze qu'on avait d'abord pris pour Astarté et qui, plus tard, est devenu soudainement un dieu jeune — Adonis — mort, enterré et destiné à renaître.

Le symbolisme de l'œuf en tant qu'emblème de renaissance divine est un fait attesté par de nombreux monuments antiques. Cf. la bibliographie recueillie par Deonna, *Rev. hist. relig.*, 1922, I, pp. 159 sq.; 1918, II, p. 153. Voir encore Cumont, *Les Religions orientales*⁴, p. 251.

Qu'on se rappelle, à propos de Melqart, l'inscription bilingue de Malte (CIS, I, 122) où ce dieu, nommé Ba'al de Tyr dans le texte phénicien, est qualifié, en grec, d'Ἡρακλῆς ἀρχηγέτης (II^e siècle av. J. C.).

(1) L'échelle de ces agrandissements est arbitraire ; les exemplaires ont tous approximativement les mêmes dimensions, malgré la différence des coins qui ont servi à les frapper. J'ai cherché avant tout l'incidence lumineuse la plus favorable à ma démonstration. Il faut donc consulter aussi les reproductions parallèles plus réduites.

médailles de Paris, du British Museum et du Musée de Berlin (1). Sur le premier (3 a³), la pyramide apparaît, à très peu de chose près, semblable à un cône de section plutôt ronde. Mais sur le second (3 b³), deux traits secondaires se font déjà jour sur les côtés de la figure, qui est un peu plus plate. Ils sont nettement visibles sur l'exemplaire de Berlin (3 c³), dont la figure est tout à fait plate. Cette figure n'est donc pas un cône, comme on l'a toujours répété, c'est une structure maçonnée, une pyramide construite de main d'homme, et c'est pourquoi elle est d'une hauteur si supérieure à celles des cônes et bétyles connus jusqu'ici dans l'art religieux d'Orient. Rien ne peut valoir contre cet argument matériel (2). La forme de l'exemplaire de Berlin se retrouve à peu près identique sur les trois autres exemplaires du même Musée. A Londres, le double trait est visible sur l'exemplaire le plus agrandi et davantage sur l'autre, en dépit de l'usure de la pièce. Même dans les exemplaires de Paris, un examen attentif et prolongé des deux moulages la révèle à l'œil nu. Bref, tous les exemplaires dont on a bien voulu m'adresser des empreintes, offrent des pyramides *construites* et tous les exemplaires qui me sont passées par les mains jusqu'à une date très récente en portaient des traces plus ou moins bien conservées. Inutile d'insister davantage.

(1) De Paris et de Londres, 2 exemplaires ; de Berlin, 4, dont un a été frappé deux fois, et donne une figure confuse. La pyramide s'y présente néanmoins comme dans les trois autres exemplaires.

(2) Le cas des monnaies ciliciennes (pl. XXXV, 15 h) ne peut être opposé à notre conclusion. Le bétyle pointu et arrondi y devient bien une pyramide à trois ou quatre pans, marqués, comme sur la monnaie de Macrin, par deux lignes parallèles, formant côtes saillantes. Mais, d'abord, nous savons que l'objet était conique et bétyle ; ensuite, son caractère *pyramidal* confirme notre conclusion à propos de la monnaie gyblite plutôt qu'il ne l'infirme ; enfin il est visible que les côtes saillantes de la monnaie cilicienne sont une addition au bétyle, un revêtement dont la nature nous échappe peut-être, mais qui n'en est pas moins certain : remarquez la côte médiane qui dépasse la ligne de base du bétyle. Il n'en reste pas moins vrai que l'objet s'est transformé en pyramide, tandis qu'à Byblos aucun changement de cette nature ne peut être invoqué.

Une pyramide de cette nature ne peut être que funéraire. Le graveur n'a rien pu ajouter de plus que la haute balustrade entourant le bas du monument. Mais il n'est pas impossible, on peut dire il est presque assuré, qu'il faut restituer sous la pyramide un socle ou sou-bassement d'une certaine hauteur et ajouter par la pensée, dans cette base, une ouverture donnant accès au tombeau même du dieu. C'est précisément la disposition du tombeau de Machnaqa, tel que l'a restitué l'architecte Thobois en faisant abstraction des monnaies de Macrin. La différence est que ces monnaies reproduisent un type beaucoup plus ancien, dont les monuments égyptiens qui ont servi de prototypes

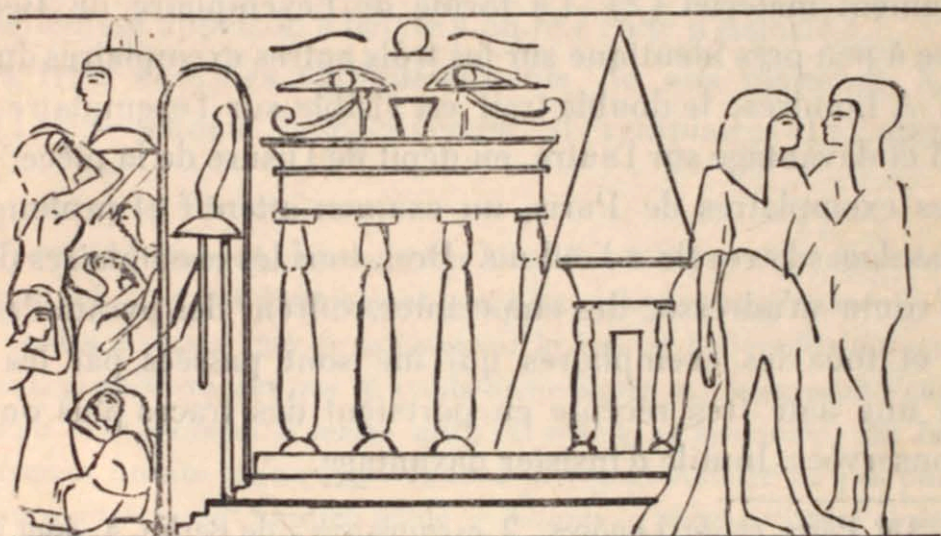


Fig. 22 a.

nous offrent plusieurs modèles. Il est bien évident, en effet, que ce type de sépultures dérive de l'Égypte (fig. 22 a et pl. XXXVI, 22 b etc.) (1). On le rencontre pour la première fois en Phénicie, à Amrit,

(1) Les deux premières figures remontent à la XIX^e dynastie ; la troisième se place entre les XI^e et IX^e siècles. Voir encore p. ex., Wrezinski, *Atlas...*, pl. 127 et comparer Tirard, *The Book of the Dead*, p. 27, fig. 4 (tiré d'un papyrus); Budge, *The Mummy*, p. 231 (papyr. également), etc., etc. Sous la XIX^e dynastie, comme on le voit par notre fig. 22 a, la pyramide est au fond ; en avant s'élevait un portique où s'accomplissaient les cérémonies funèbres.

dès le VII^e siècle ; il doit y remonter bien plus haut, peu après l'époque des Ramessides. Il a évolué sur place et abouti, en Galilée, au « Qabr Hīrām » de Cana, où le sarcophage monumental du sommet remplace le mastaba, soit la base à colonnes d'angle surmontée du pyramidion. La bibliographie du sujet, pour ce qui concerne la Phénicie, est recueillie dans Renan, *Mission de Phénicie*, et Perrot et Chipiez, t. III, sous Machnaqa, Amrit, Burg el-bezzāq, Qal'at Faqra, Arwad, etc. Elle a été considérablement développée par M. Cumont, dans ses *Etudes syriennes*, pp. 214 sqq. Il y faut ajouter, outre les monuments de Pétra, ceux de la vallée du Cédron à Jérusalem, et plusieurs autres monuments dont quelques-uns sont signalés par M. Thiersch, *Pharos*, pp. 97 sqq. M. Cumont a peut-être légèrement exagéré l'influence de la Syrie sur la diffusion du type, tandis que von Bissing s'est complu à découvrir des influences anatoliennes marquées sur les monuments syriens (*Das Begräbniswesen im Altertum in Aegypten und dem vorderen Orient* dans *Bonner Jahrb.*, 1924, t. 129, pp. 9 sqq.) (1). C'est à Pétra qu'on rencontre les couronnements pyramidaux les plus élevés ; c'est également là que s'est maintenue le plus fermement la tradition funéraire égyptienne (cf. Dalman, *Petra*, pp. 77 sqq. et *Neue Petra-Forschungen*, p. 56).

Il me reste un mot à dire de la balustrade qui entoure le bas de la pyramide. Il est évident que cette barrière était de forme rectangulaire, et, par suite, que le soubassement contenant le tombeau du dieu avait la même forme. Mais l'idée de donner une si grande importance à cette partie du monument semble présenter un intérêt plus spécial. Son caractère sacré, que confirme la présence des acrotères, où l'on a voulu

(1) La grande pyramide funéraire de Cestius, à Rome, doit être également rappelée, d'autant plus qu'elle est de la fin du I^{er} siècle avant notre ère. Tout récemment, M. Maiuri a publié une pyramide semblable, de plus de dix mètres de hauteur, relevée par lui à Caunos en Asie Mineure (*Clara Rhodos*, I, p. 120).

voir encore des « cornes de consécration » égéennes (1), rappelle une particularité notable de la monnaie d'Arca-Caesarea (2) : la balustrade placée devant le buste de la déesse en pleurs. Ce détail, couramment attribué, dans l'un et l'autre cas, au désir de préserver le simulacre divin des attouchements de la foule, pourrait avoir une signification mystique plus profonde. Il symboliserait, à mon sens, à Byblos, l'effet de séparation produit par la mort du dieu, arraché violemment au monde des vivants, et à Arca, celui du deuil inconsolable de la déesse, qui a voulu s'isoler pour ne plus penser qu'à son parèdre disparu. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce point, je n'attacherais aucune valeur spéciale à la présence des acrotères de la balustrade. Cet ornement est presque banal à Byblos, bien que son caractère sacré ne puisse être mis en doute. Nous avons jadis publié dans la *Revue biblique* (1903, p. 404) (pl. XXXVI, 23) un autel dédié à Hypsistos, qui en souligne la valeur religieuse et ornementale. Tout récemment, dans une dernière visite à Qas̄s̄oūba, j'ai photographié un autel anépigraphe portant le même ornement. Mais il serait absolument déplacé de le rapprocher des monuments crétois ou mycéniens, d'autant plus que le symbole est d'origine nettement orientale et s'est survécu dans ce pays jusqu'à la chute du paganisme. Tout ce que l'on pourrait ajouter à ce propos reviendrait à supposer que ces « feuilles d'angle », comme on peut les appeler à l'époque romaine, ont passé du soubassement à la balustrade du monument d'Adonis, et que le graveur a marqué ainsi que le tombeau du dieu était en même temps considéré comme son autel. Dans ce cas, nous aurions dans le téménos gyblite l'essentiel de ce qu'on trouvait dans tout temple phénicien : un autel et un édicule avec le simulacre de la divinité. Et cela ferait ressortir encore plus le caractère insolite de la chapelle flanquant l'enceinte.

On voit maintenant combien Raoul-Rochette avait eu raison de rapprocher la monnaie de Byblos de celle de Tarse figurant la *pyra*

(1) Evans, *Tree a. Pillar-cult*, cité par Hill, *Phoenicia*, p. LXX, n. 2.

(2) *Venus lugens*, pl. XXVII, n° 5.

de Sandon. Il était parti de l'hypothèse que le bûcher de Melqart en était une variante ; à son insu, il établissait les parallèles que nous avons nous-même institués entre Adonis, Ešmûn et le grand dieu de Tyr. Je me contente d'attirer l'attention du lecteur sur quelques-unes de ces images (pl. XXXVI, 24), me réservant d'en traiter plus longuement dans une autre occasion. La forme générale du monument est tout à fait semblable à celle du mausolée de Machnaqa et surtout du monument de Byblos. Les accessoires qu'en fournissent les variantes monétaires — Dioscures soulevant la voûte du ciel, autels et bétyles accostant l'image principale, etc. — ne font qu'ajouter à la valeur du rapprochement établi par le savant français, il y a près d'un siècle.

On comprend également mieux en quoi devaient consister ces Ἀδωνιδος ὑπομνήματα et ces *Memnonia* divers, dont l'un, d'après Strabon, était érigé à Badas près de Paltos, par conséquent non loin de Byblos, un autre sur le Belos, près d'Acé, un troisième à Antioche sur l'Oronte et d'autres peut-être ailleurs, par exemple, à Tyr, sur l'emplacement de Mašoûq (1). On a eu tort de négliger ce côté de l'antiquité religieuse phénicienne, et gyblite en particulier, comme si tout se concentrait dans le culte de la grande déesse orientale. Tout au contraire, les §§ 6 et 7 du traité *de dea Syria*, relatifs aux cultes de Byblos, sont presque entièrement consacrés aux « mystères » d'Adonis-Osiris. Rien n'est plus contraire à la réalité que ce jugement de Baudissin (2) : « Adonis ist nicht in eigentlichem Sinn ein Gott, keine Gestalt der Religion, sondern des reinen Mythos; eine Figur, die wie das Anhängsel einer göttlichen Gestalt, der Baalat, erscheint ». C'est que l'auteur, comme tous ses contemporains, voyait un sanctuaire d'Astarté dans la monnaie de Byblos : « Wir wissen von keinem selbständigen Tempel des Adonis ». Ce qui a conduit à méconnaître aussi étrangement le rôle de ce dieu dans l'antiquité phénicienne, c'est son nom de

(1) Pour les références, voir Baudissin, *Adonis...*, p. 86.

(2) *Op. cit.*, p. 178.

nature prédicative, « mon seigneur », applicable à n'importe quel dieu du panthéon local, tandis qu'on aurait dû se demander si ce mot obscur, qui a passé même en hébreu, n'avait pas une préhistoire expliquant sa diffusion en pays cananéen et dissimulant les origines réelles du dieu. J'ai déjà indiqué sommairement dans une autre étude (1) qu'Adonis était un avatar de l'élément *Ad* du nom (redoublé) d'*Adad*, et par suite qu'au lieu de voir dans Adonis un demi-dieu, un héros légendaire à la mode grecque, il fallait le considérer comme un des plus grands dieux du Liban, le successeur ou le substitut du Ba'al des cieux, celui dont le tonnerre et les éclairs glaçaient d'effroi les Egyptiens qui s'aventuraient dans les forêts séculaires couronnant ses sommets. Le mythe introduisant les rapports du dieu avec la déesse, sa mort et sa résurrection, tout cela s'est greffé sur sa nature première et a fait de lui, dès une époque reculée, un dieu à peine reconnaissable sous les traits de jeunesse presque efféminée qu'il a fini par revêtir.

Je résume, en quelques mots, les conclusions de tout ce qui précède. Le sanctuaire de la monnaie de Macrin ne figure pas le bétyle d'Astarté, mais bien la pyramide funéraire d'Adonis, dressée au milieu d'un téménos où affluaient les dévots du dieu, tandis qu'une chapelle latérale était réservée aux prêtres et aux initiés qui prenaient une part directe aux cérémonies funèbres.

*
* *

Il nous reste à montrer que s'il est, à Byblos, un site où l'on puisse localiser le sanctuaire en question, c'est la colline de Qaṣṣouba (pl. XXXVII, 25).

Nous avons déjà dit que l'emplacement actuel des fouilles n'a

(1) *Mélanges de l'Univ. S. Joseph*, XI, 1926, pp. 355 sqq. Je constate avec intérêt qu'Eissfeldt (*Nachträge zu Kyrios* de Baudissin, p. 20) adopte mon analyse du nom divin.

révélé aucun indice suggérant que le sanctuaire de Macrin y fût contenu. La campagne de 1928-1929 a été encore plus négative sur ce point (1).

Gebeil offrait, il y a quelques années, dans le quartier nord de la ville, et contigües à la petite église de Mār Ya^cqoûb, les ruines d'un assez vaste temple d'époque romaine. Ces restes ont aujourd'hui entièrement disparu. Mais j'ai eu l'occasion de les visiter en 1903 et en 1905, avec mon confrère, le R. P. Jalabert (2). A cette époque, leur propriétaire, un musulman du nom d'Abd el-Wāhid, aurait autorisé et même souhaité des fouilles méthodiques (3), dont il espérait des bénéfices considérables. Sa maisonnette renfermait déjà un petit musée de fragments d'architecture et de statues de différentes grandeurs, toutes gréco-romaines (pl. XXXVII, 26). Une troisième fois, en 1914, en compagnie du R. P. Mouterde, j'ai reparcouru ces ruines et constaté combien l'œuvre de destruction s'était étendue dans l'intervalle (pl. XXXVII, 27). Là où les excavations auraient pu mettre au jour des restes de fondations permettant de se faire une idée du plan et de l'orientation du sanctuaire, on ne rencontrait plus que de larges fosses béantes, recouvertes de monceaux de débris. On trouvera du moins dans la première étude du R. P. Jalabert une description sommaire des ruines évanouies depuis. Naturellement aucune des conjectures exposées dans le mémoire de mon confrère (pp. 141-143) ne saurait entrer en ligne de compte pour le sanctuaire de la monnaie impériale, à moins de supposer que la chapelle latérale ne fût considérable et remplie de monuments, d'ex-votos, de statues et d'autels. On verra donc plutôt dans ces restes, aujourd'hui disparus, le temple dont quelques monnaies de Byblos, relatives à Astarté-Tyché, nous reproduisent certaines parties déterminées. Il ne saurait à aucun titre représenter le temple de la monnaie de Macrin.

(1) Dunand, *Syria*, 1929, pp. 211 sq.

(2) *Mélanges de la Faculté Orient.*, I, 1906, pp. 133 sqq.

(3) Il y avait déjà plusieurs années que des excavations plus ou moins officielles étaient pratiquées sur son terrain (cf. *Rev. Bibl.*, 1903, p. 403).

Des autres sanctuaires que peut recouvrir la bourgade actuelle de Gebeil on ne sait malheureusement rien (1), et il reste peu probable qu'on en découvre des traces, à moins d'y pratiquer des excavations très difficiles à exécuter. Je signalerai, en particulier, la colline qui s'avance en promontoire au-dessus et au Nord du souq actuel et qui a déjà fourni plus d'un reste architectural ou épigraphique, toujours d'époque romaine.

Dans ces conditions, un nouvel examen des restes antiques de Qașșouba — en train de disparaître à leur tour — s'impose à l'attention. Nous espérons que les indices signalés ci-dessous emporteront la conviction.

1°. C'est à Qașșouba, vers le sommet de la colline, côté S. E., qu'a été découvert l'autel dédié à *Venus lugens*. Cette découverte suffirait déjà, à elle seule, à créer les plus fortes présomptions. L'image de la déesse pleurant le trépas de son amant a pour corrélatif naturel et presque obligatoire l'existence d'un sanctuaire local consacré au dieu. C'est ainsi, pour prendre un exemple topique, que dans la stèle célèbre de Ghîné (pl. XXXVIII, 28), la lutte du dieu avec le fauve qui va lui donner la mort occupe la place principale dans le panneau rupestre où figure latéralement la déesse endeuillée. Il en était sans doute de même à Arca : le temple de la déesse en pleurs, dont les monnaies nous ont conservé une si pittoresque image, devait renfermer tout au moins un monument figurant le dieu mort. Il est d'ailleurs possible que le temple en question soit celui-là même où nous avons relevé la triade « héliopolitaine » (2) et que l'intérieur en fût décoré des images

(1) On pourrait conclure à l'existence d'un temple dédié à Poséidon, si l'on tient compte des dimensions considérables de la statue de ce dieu, découverte en 1904 (Jalabert, *Rev. arch.*, 1905, I, p. 55). Le monument aurait été découvert à l'entrée de la localité, vers le Nord, à un endroit qu'on n'a jamais voulu nous indiquer avec précision. Il est d'ailleurs possible que même la première indication soit fausse.

(2) *Supra*, pp. 157 = 79] sqq..

reproduisant la mort du dieu et la scène des lamentations. L'art hellénique et romain ont souvent représenté sur sa couche funèbre le jeune Adonis agonisant entre les bras de sa parèdre (1).

2°/ Il devait exister à Qașșouba un temple d'assez vastes dimensions, dont le plan reproduit dans la *Mission de Phénicie* (notre fig. 25) a précisément la forme rectangulaire du téménos de la monnaie impériale. Il mesurait environ 80 mètres sur les longs côtés. Renan, p. 200, signale le soubassement de la face occidentale et en note les beaux matériaux. Le P. Jalabert et moi en avons photographié les restes en 1903 (pl. XXXVIII, 29), et tout récemment j'en ai retrouvé, mise à nu par les déprédations des carriers modernes, une partie de la face méridionale (*ibid.*, 30 a-b). Il m'a été totalement impossible de découvrir la moindre autre trace de mur, encore moins, bien entendu, les vestiges des deux escaliers figurant sur la monnaie. Mais l'énorme quantité de débris accumulés sur le petit plateau, ceux qu'a signalés Renan, ceux que nous avons vus nous-même en 1903, et plus récemment en 1921 et en 1929, montrent à l'évidence que le temple dut être célèbre à l'époque romaine.

En 1921, accompagné du villageois habitant la colline, qui avait vendu au Musée de Beyrouth l'autel de *Venus lugens*, j'ai parcouru longuement les lieux nouvellement défoncés : ce n'étaient partout que des amas de retailles, des blocs tout fraîchement arrachés à des constructions d'époque romaine, ou même peut-être hellénistique, et entassés suivant les courbes de niveau pour soutenir les terres arables. Plusieurs monuments ont dû disparaître ou périr, transportés ailleurs ou débités sur place en menus fragments ; d'autres restaient encore cachés sous l'entassement inextricable des blocs. Au dire du paysan, dont le père avait contribué à ces démolitions, une inscription lapi-

(1) Je n'ai pas besoin de rappeler les sculptures rupestres de Machnaqa. En Lydie même, des sculptures semblables à celles de la Phénicie reproduisent, en plusieurs panneaux, les aventures d'Attis assimilé à Adonis. Lebas, *Voyage archéolog.*, pl. LV (reprod. par S. Reinach), p. 43.

daire aurait pris, en 1920, le route de 'Amšît, localité que Renan appelait déjà le sépulcre de Qaşşouba. Un autre monument, fragmentaire, semble-t-il, gisait à demi enfoui, non loin du point où en 1903, nous avons photographié un élégant chapiteau ionique en marbre (pl. XXXVIII, 31) (1). Renan en signale quatre autres, et plusieurs, semblables, m'a-t-on assuré, ont été transportés à Gebeil. Ailleurs, j'ai relevé plusieurs stèles cintrées, anépigraphes, de dimensions variées, ordinairement assez épaisses ; presque partout j'ai rencontré des autels de toutes tailles, également dépourvus d'inscription. L'un de ces autels présentait, en relief sur le dé, un beau fleuron à cinq pétales, symbolisant apparemment le Soleil. Le monument est depuis entré au Musée de Beyrouth. Le nombre de ces objets de culte épars sur la colline bouleversée, était tellement considérable qu'on peut admettre, sans hésiter, l'existence sur place d'anciens ateliers et de boutiques attenantes au sanctuaire. L'autel portant le buste de la déesse éplorée rentre très probablement dans la catégorie des monu-

(1) Le chapiteau d'apparence « dorique », qui surmonte l'ionique dans notre figure, a été trouvé au même lieu. Les habitants de la localité m'ont assuré qu'on en a découvert plusieurs autres, tous transportés à 'Amšît et à Gebeil. Ces deux restes architecturaux conviendraient de tous points au pronaos et au péristyle intérieur du temple de Macrin. Le diamètre du chapiteau ionique suppose un fût de plus de trois mètres de hauteur. Je ne serais pas éloigné de croire que nous avons ici les restes authentiques du sanctuaire en question. Je n'ai, il est vrai, découvert aucun reste de fût répondant à l'un ou à l'autre de ces chapiteaux. Il ne faudrait pas en conclure que l'absence presque totale de fragments de fûts sur les lieux, à l'heure actuelle, aille à l'encontre de la thèse que nous défendons ici. On ne peut se faire une idée de la dévastation qui a sévi à Qaşşouba depuis trois quarts de siècle. Tout a été nivelé jusqu'au roc et les quelques arasements de fondations qui apparaissent encore par endroits vont bientôt disparaître à leur tour. Raison de plus, à mon humble avis, pour sonder tous les points où la recherche pourrait aboutir à quelque découverte. Et il faut se hâter ! Le propriétaire du lieu, qui m'a abordé au début de Janvier 1930, m'a confié qu'il a expédié plus d'un monument, inscrit ou sculpté, aux marchands de Beyrouth, et m'a prié de lui donner mon adresse pour quelque envoi éventuel de même nature.....

ments sculptés à l'avance et attendant un acquéreur (1) : il ne porte aucune dédicace et n'avait pas encore été entièrement dégagé du bloc où l'on avait déjà taillé sa face principale. Cette colline a donc été, sans aucun doute, surtout à l'époque romaine, un lieu sacré très fréquenté, un sanctuaire de plein exercice quand il fut abandonné ou dévasté. Pareille constatation, basée sur de nombreux témoignages matériels, cadre singulièrement avec notre thèse, ou plutôt elle la confirme de façon sérieuse.

3°/ Je croirais même, — et ceci achève de démontrer l'importance du site — que les nombreuses stèles cintrées signalées ci-dessus étaient destinées à des sépultures entourant l'enceinte du sanctuaire. Le caractère funéraire des stèles lapidaires de cette forme était déjà suffisamment attesté par nos relevés de 1903 et de 1905 (2). J'en ai recueilli une preuve nouvelle dans ma visite des lieux, en 1921 : dans le petit ravin situé au pied de la colline, vers le N.-E., j'ai vu et dessiné deux de ces stèles anépigraphes, saillantes sur une paroi de rocher et surplombant des tombes en forme d'auges.

(1) Perrot (*Hist. de l'art...*, III, pp. 245, 326 et ailleurs) décrit avec quelques détails les constatations semblables faites à Amrit, etc. Le portique intérieur du téménos de notre monnaie a évidemment pu servir à abriter des sculptures pieuses. Ils est néanmoins plus vraisemblable qu'à Qaşşôûba les ateliers proprement dits devaient être situés en dehors de l'enceinte sacrée, d'autant plus que la colline a dû être habitée, comme en font foi des pressoirs, meules et autres ouvrages de même nature.

(2) Cf. Jalabert, *op. cit.*, p. 134, qui insiste avec raison sur ce fait frappant : plusieurs de ces stèles, mesurées par mon confrère, dépassent 2 m. de hauteur et atteignent jusqu'à 0,74 de largeur. Leur épaisseur va de 0,45 à 0,70. Toutes celles que le Père a publiées dans cette étude portent leur épitaphe. On rencontre le même type dans d'autres localités de la Syrie, dès l'époque hellénistique. Cf. p. ex. la stèle d'Oumm el-'Amad, publiée par Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. orient.*, V, p. 1, pl. I ; *MFO*, IV, pp. 103-205. Il va sans dire que cette forme cintrée n'a rien de funéraire à l'origine : à Byblos même, c'est celle qu'affecte la dédicace phénicienne de Yehawmilk (*CIS*, I, 1). On la retrouve partout ailleurs, en Egypte aussi bien qu'en Mésopotamie et en Assyrie.

Au reste, le nombre des monuments funéraires est si grand aux environs de Qaṣṣouba, qu'on a l'impression de se trouver au sein d'une vaste nécropole, dont la colline sainte aurait été le centre. Dans la *Mission de Phénicie*, pp. 173 sqq., 199 et 206, Renan en avait fait la remarque avant nous (1). Tout nous invite donc à croire que ce haut-lieu passait pour le tombeau d'Adonis et que c'est bien à ce sanctuaire que faisait allusion l'auteur du *de dea Syria*, § 7, quand il disait : « quelques habitants de Byblos soutiennent qu'Osiris est enseveli dans leur ville ». Comme en Egypte, les dévots d'Adonis-Osiris tenaient, sans doute, à venir reposer auprès de leur dieu, pour partager avec lui l'immortalité d'outre-tombe (2).

4°/ Si c'est bien sur cette colline qu'il faut placer le sanctuaire de notre monnaie, on s'explique aisément pourquoi le graveur a donné tant d'importance aux deux escaliers de quelques marches — 6 et 3 — conduisant, l'un, à l'entrée monumentale du téménos, l'autre, à l'édicule latéral. Maspero (3), croyant suivre en cela Renan (4), a également fait état de la donnée numismatique pour placer le sanctuaire à Qaṣṣouba. Ces marches ne peuvent être dénuées de toute valeur

(1) Les lignes de la p. 206 méritent d'être citées : « En voyant tous ces ouvrages groupés entre eux et séparés par un espace d'un kilomètre de la Byblos actuelle, on se demande plus que jamais si la vieille Byblos ne fut pas à Kassouba ».

(2) A Abydos, tous les fidèles étaient enterrés auprès du dieu et non du Pharaon, réclamant l'accès du ciel et proclamant qu'ils « sont eux-mêmes des dieux, des Osiris justifiés (ma'a'hrw) ». Cf. Moret, dans le *Recueil Champollion*, pp. 337-349, etc. — J'espère pouvoir étudier ailleurs, à propos du culte d'Osiris en tant que dieu des morts, certaines expressions qu'on rencontre dans l'épigraphie phénicienne et punique et qui prouvent qu'entre le V^e siècle et la période romaine, l'usage s'était établi de suivre la mode égyptienne de l'*osirification*, qu'on se procurait même de son vivant.

(3) *Loc. cit.*, cf. *supra*, p. 162 = 24], n. 1.

(4) Il y a, dans la *Mission de Phénicie* (cf. les pp. 173-180 et d'un autre côté la p. 199) une certaine confusion qui justifie la méprise de Maspero.

topique. Celles qui conduisent à l'enceinte supposent, et par leur nombre et par leur inclinaison, que les fidèles avaient à gravir une légère altitude ; et c'est précisément, le cas de Qassôûba, qui, en pente assez douce, s'élève à quelque 20 mètres au-dessus du sol environnant. Or, c'est encore un trait caractéristique égyptisant du culte d'Adonis que nous devons noter dans ce fait : en Egypte, sous le Nouvel Empire, sinon déjà antérieurement, le tombeau d'Osiris était généralement placé sur une colline assez haute (1) ; les mêmes usages funéraires semblent également y avoir prévalu pour les simples mortels (cf. notre fig. 22, 2 et 3). Toutes ces coïncidences seraient-elles absolument fortuites pour Byblos, si profondément égyptisée dès l'aube de l'histoire ? Il est permis d'en douter.

5°/ J'ai réservé comme dernier argument un texte grec déjà fort connu, mais dont on n'a peut-être pas tiré tout ce qu'il pourrait donner pour la topographie de l'ancienne Byblos. Il s'agit d'un passage de Tzetzes sur la *Cassandra* de Lycophron (v. 829), que Baudissin, un des derniers qui s'en soient occupés (2), semble rapporter à 'Afqa plutôt qu'à la campagne de Byblos. Il y est dit explicitement que, en un lieu situé dans le voisinage *immédiat* de la ville (Μύρραξ ἄστου), s'élevait le tombeau de Γάυας (τὸν θεῶ κλαυσθέντα Γάυαντος τάφον). Or, nous savons depuis longtemps que Γάυας était un des noms d'Adonis. Mais 'Afqa est très éloignée de Byblos : l'auteur du *de dea Syria*, qui s'y est rendu, se plaint presque qu'il lui ait fallu toute une journée de marche pour y monter. Au surplus, il n'existe à 'Afqa aucun édifice qui puisse passer pour le tombeau d'Adonis (3). Enfin, le même

(1) Cf. Wiedemann, *Archiv f. Religionswiss.*, XXI, 1922, pp. 169-70.

(2) *Op. cit.*, pp. 72 et 82.

(3) Aucun des nombreux voyageurs qui s'y sont succédé depuis des siècles n'a signalé le moindre vestige pouvant être interprété dans ce sens. J'ai relevé le plan du temple local, quelques années avant le tremblement de terre qui en a presque effacé les traces.

auteur, qui nous a déjà appris que certains gyblites prétendaient posséder les reliques d'Osiris, montraient son tombeau à Byblos et affirmaient que les lamentations et les orgies qui s'y célébraient s'adressaient à Osiris et non à Adonis. *Quid plura?* L'auteur du *de dea Syria* s'est montré éclectique ici comme ailleurs, et si l'on objecte qu'il aurait dû nous décrire le sanctuaire si remarquable de la monnaie de Macrin, nous répondrons qu'il avait également entendu parler d'Héliopolis, mais qu'il n'y est pas allé, malgré la vogue de son dieu et la magnificence des temples qu'on commençait à y élever.

J'ajoute ici, puisque l'occasion s'en présente, un rapprochement qui s'impose et qui confirme l'équivalence Gauas = Adonis. Le nom de Gauas a beaucoup intrigué certains érudits, qui lui ont cherché une étymologie sémitique (1), que d'autres rejettent ; il me paraît identique à l'élément *gaou* du nom de pays *Negaou*, signifiant « qui contient le gaou ». Le *gaou* désignait une essence analogue ou même identique à l'arbre *ʿaš*, sapin. Le savant commentaire consacré par M. Montet à cette question si intéressante (2) ; le rapport unissant le dieu *Khaytaou* (du fameux cylindre découvert à Byblos) au pays de *Negaou* et, par suite, à l'arbre qui y croissait ; la proximité des forêts gyblites d'où les Egyptiens tiraient les essences nécessaires à leurs temples et à leurs monuments funéraires ; l'identité enfin qui s'impose entre *Khaytaou* et l'Adonis des premiers âges de la Phénicie, — tout cela ne laisse aucun doute sur la dérivation du nom divin *Gauas* et son identité avec notre dieu. Il est donc indubitable que le tombeau de Gauas, lieu où pleurait la déesse, était tout près de Byblos, autrement dit à Qaṣṣouba.

Il n'est même pas impossible que la toponomastique libanaise ait

(1) Par ex. le vieux Maury, *Rev. arch.*, t. V, p. 695 et Baudissin, dans ses *Studien* et son *Adonis*. L'érudit allemand y a toutefois renoncé depuis. Voir son ouvrage posthume, *Kyrios*, III, p. 114.

(2) *Byblos et l'Égypte*, pp. 67 et 287.

conservé une trace de ce vocable divin, réellement préhistorique pour le pays, dans le nom d'une source située dans la montagne de Byblos et non loin de Ghîné (entre cette localité et Ḥadšît) (1), à savoir 'Ain Gouwaia, عين جَوَايَا, forme diminutive de Gaw(a). Je me suis assuré récemment de l'existence de cette source et de son nom. Le P. Bourquenoud en avait jadis noté une autre, tout près de Ghîné, sous la forme عين جاء, 'Ain Gêa ou gâ'a. Mon confrère, le R. P. Delore, qui connaît à fond la région, m'a confirmé le renseignement, en ajoutant que la prononciation locale était plutôt 'Ain Gouwai.

A tous ces arguments, il convient d'ajouter certains indices déjà très heureusement notés par mon confrère le P. Jalabert, *op. cit.* Je n'insisterai pas sur l'épithaphe métrique du stoliste Abaskantos (p. 133), trouvée non loin de Qaşşouba, ni sur les rapprochements qui ont été institués entre sa profession et celle de ses confrères d'Égypte, dans les soins donnés aux morts. Plus près de la colline, une autre épithaphe mentionne un ἱεροκῆρυξ, qui pourrait fort bien avoir été un dignitaire de thiasse d'Adonias. Mais il faut insister surtout sur l'inscription, malheureusement fragmentaire et très difficile à déchiffrer, que mon confrère a relevée vers le sommet de la colline. Il m'a été impossible de la retrouver depuis ; elle aura péri sous le marteau des tailleurs de pierres, qui, en 1903, nous permirent, à contre-cœur, de l'étudier (pp. 143-146). Le texte, qui est dédié au θεῷ μεγάλῳ, énumère les différentes constructions ou réfections faites sur place par un certain Dionysios, fils de Dionysios, pour son salut et celui de sa famille. Avec les amendements proposés par M. Hiller von Gärtringen (*Berlin. phil. Wochenschr.*, 1907, 140), l'inscription atteste la construction ou la réfection du péribole (?) ou du naos situé sur la colline ; de l'adyton ; du στρόμωμα ??, ayant une (porte ?) au levant ; d'une niche (ψαλιδία ?) ornée d'un pavement historié et... et des autels... Il semble bien que du côté du Levant il y ait eu une construction spéciale qui fait songer

(1) Ḥadšît et 'Amšît conservent de même, fossilisé, le nom du dieu égyptien Seth. Cf. le Nahr el-Fidâr = Phaidros.

à deux édifices contigus comme sur la monnaie de Macrin. Le dédicant porte un nom très adonidien ; il était établi sur la colline même et se dit οἰκοδόμος, du sanctuaire, local sans aucun doute. La dédicace s'adresse au *Dieu grand*, qui, on doit l'admettre sans discussion, ne peut-être qu'une grande divinité de Byblos, — en l'espèce Adonis identifié comme tous les Baʿals d'époque romaine à Ἡλιος. Nous avons déjà suffisamment insisté sur ce rapprochement pour n'avoir plus à y revenir dans ces lignes (*Rev. bibl.*, 1903, pp. 407-409) (1).

*
* *

Toutes ces considérations, groupées en faisceau, me semblent mettre hors de doute que le tombeau d'Adonis figuré par notre monnaie est à placer sur la colline de Qassôûba. Nous avons déjà répondu à l'objection qu'on pourrait tirer d'un texte du *de dea Syria* sur le tombeau du dieu. Il en est une autre, à laquelle il nous faut répondre pour finir. Au § 6, on lit ces lignes : Εἶδον δὲ καὶ ἐν Βύβλω μέγα ἱερὸν Ἀφροδίτης Βυβλίης ἐν τῷ καὶ τὰ ὄργια ἐς Ἀδωνιν ἐπιτελέουσιν. L'auteur disait vrai ; mais son texte n'exclut nullement l'existence d'un autre temple dédié au dieu lui-même. Les rites relatifs à la mort d'Adonis ne s'accomplissaient pas nécessairement dans le même sanctuaire que ceux de son retour bruyant à la vie. De plus l'ensemble de ces « orgies » comportait des processions qu'on retrouve décrites partout

(1) L'Adonis mésopotamien, du moins le dieu suméro-babylonien qu'on peut le plus rapprocher du dieu phénicien — Tamûz — a été plus ou moins identifié au Soleil, dès l'époque sumérienne. Cf. Witzel, *Keilinschriftl. Stud.*, V, 1925, pp. 149 ; 155-6. C'est évidemment en tant que dieux de la végétation que Tamûz, puis Adonis ont été d'abord rapprochés de Šamš, et finalement, à Byblos, Adonis identifié au Soleil. En Phénicie, le rapprochement avec le Soleil était d'autant plus facile, que tout dieu principal devenait l'équivalent du Baʿal des cieux, et, par suite, pouvait se solariser.

où il est question des fêtes adonidiennes (1). Or notre auteur y fait nettement allusion et ajoute, ce qui est tout à fait concluant, que les *rites de deuil se pratiquaient dans la campagne environnant Byblos*. C'est même à la faveur de ces manifestations bruyantes de la ferveur populaire qu'Adonis reçut un nom qui les rappelait directement et l'identifiait à la flûte, *Abobas* (2), tout comme *Gau* l'avait jadis assimilé au sapin.

Nous ne croyons pas — loin de là — que le sanctuaire de Qaş-souba ait été le temple principal de Byblos à l'époque romaine, pas même sous Macrin qui, sans doute, le restaura et l'enrichit. Mais nous pensons que c'est sur cette colline, si agréablement située presque aux portes de la ville, que se déroulaient une partie des scènes dont l'ensemble constituait la célébration des « mystères » d'Adonis. C'est ici, à notre avis, que devaient s'arrêter les processions funèbres organisées dans un autre temple de la cité ; d'ici que repartaient les théories bruyantes qui, à la station suivante, allaient annoncer sa résurrection : les deux moments caractéristiques intitulés par les Grecs ἀφανισμός et εὐρεσις répondent de tous points à la distinction de deux sanctuaires que j'ai cherché à établir dans la présente étude.

(1) Même en Espagne. Cf. Cumont, *Syria*, 1917, pp. 330 sqq. Ces processions rituelles — inutile de l'ajouter — existaient dans la plupart des religions antiques du bassin de la Méditerranée. (Cf. Nock, *J. of Egypt. Archaeology*, 1925, p. 130, qui, lui aussi, se prononce pour le « char d'Astarté » à Sidon).

(2) Hesych., *Etymol. Mag.*, 4, 54, s. v.

FIGURES

(INDICATION DES SOURCES)

Toutes les monnaies reproduites dans les planches, d'après des moulages, sont des agrandissements. — Je saisis cette occasion pour remercier, une fois de plus, MM. J. Babelon, G. Hill et K. Regling de leur amabilité à m'adresser les précieux moulages des Cabinets numismatiques dont ils sont les Conservateurs. Au R. P. René Mouterde je dois toutes les figures reproduites au trait dans le texte.

- | | |
|--------------------|---|
| Pl. XXVI,1-3 | Photographies personnelles de l'auteur. (*) |
| Pl. XXVII,4-7 | Hill, <i>Phœnicia</i> . |
| ———— 8 | Renan, <i>Mission de Phénicie</i> , p. 200. |
| 1. (dans le texte) | Essai de reconstitution, d'après la description donnée dans <i>Baalbek</i> , I, p. 32 du texte. |
| 1 bis. Pl. XXVIII | Ohnefalsch-Richter, <i>Kypros, die Bibel...</i> , pl. 199, 1-2. |
| 2 a-c. ——— | Moulages du British Museum. |
| 2 bis. ——— | Id. du Musée de Berlin. |
| 2 ter. Pl. XXIX | Id. du Cabinet des médailles, Paris. |
| 2 quat. ——— | Id. du Musée de Berlin. |
| 3. Pl. XXIX-XXXI | Id. des trois musées ci-dessus. |
| 4 a. Pl. XXXII | Séleucie de Syrie. Bouchier, <i>Syria as a Rom. Prov.</i> , frontispice, n° 4. |
| 4 b. ——— | Emèse. Dieudonné, <i>Mélanges Numismat.</i> , 1 ^{re} série, pl. VII, 4. |
| 4 c. ——— | Emèse. Bouchier, <i>op. cit.</i> , n° 3. |
| 4 d. ——— | Emèse. Dieudonné, <i>op. cit.</i> , pl. VII, 12. |
| 4 e. ——— | Chalcis sub Libano. Wroth, <i>Galatia...</i> , pl. XXXIII, 10. |

(*) La numérotation des planches continue celle de la 1^{re} série des *Notes et études d'archéologie orientale*.

- 5 a. ——— Tyr. Hill, *Phœnicia*, pl. XXXIII, 14.
 5 b. ——— Tyr. *Ibid.*, n° 8.
 6. Pl. XXXIII Sidon. Hill, *op. cit.*, pl. XXIV, 5 et 6.
 7. ——— Tyr. Exemplaire de l'Université S. Joseph.
 8. ——— Tyr. Hill, *op. cit.*, pl. XXXIV, 16.
 8 bis. ——— Tyr. Hill, *ibid.*, n° 13.
 9. ——— Tyr. Pietschmann, *Geschichte der Phönizier*, p. 159.
 10. ——— Provinciales (Caracalla). Hill, *op. cit.*, pl. XLV, 7-8.
 11. ——— Emèse. Diéudonné, *loc. cit.*, 7.
 12. Pl. XXXIV Sidon. Rouvier, *Numismatique des villes de la Phénicie*,
 pl. X, 4.
 13. ——— Perge. Imhoof-Blumer, *Kleinasiat. Münzen*, II, pl. II,
 79.
 14. ——— a et f-i. Hill, *Cyprus*, passim. — b-d. Cook, *Zeus*, II,
 pp. 424 sq. — j. Furtwängler, *Antik. Gemm.*,
 pl. LXVI, 81.
- (Figures dans le texte) k. Perrot, *Hist. de l'art...*, III, fig. 443 — l. collection
 Sarrafian, Beyrouth — m. Cook, *loc. cit.* — n. feuille
 d'or au repoussé, dessinée à Beyrouth par l'auteur
 — o. Bessarione, 1899, p. 441.
15. Pl. XXXV Mallos, etc. A. Anson, *Numismata graeca*, V, 119
 — b-c. Head, *Lycaonia...*, pl. XVI, 1-2 — d-e. Ba-
 belon, *Traité...*, pl. CXXXVII, 12 et 15 — f. *ibid.*,
 14 — g-h. Anson, *op. cit.*, 125-126.
 16. ——— a. *Mission de Phénicie*, pl. XLIII, 1 — b. Cesnola-
 Stern, *Cybern*, pl. III.
 17. (dans le texte) *Mission de Phénicie*.
 18. ——— Byblos. Agrandissement d'un cliché de projection.
 19. ——— Byblos. Clermont-Ganneau, *RAO*, II, p. 60.
 20. ——— (Sidon) 1. Hill, *Phœnicia*, pl. XXV, 10.
 21. ——— Tyr. Rouvier, *Numism. des villes de la Phénicie*, pl. IV, 8.
 22. (dans le texte) a Wrezynski, *Atlas...*, pl. 166 (XIX^e dyn.).
 Pl. XXXVI c. Erman, *Life in ancient Egypt*, p. 320 (XIX^e dyn.).
 ——— b. Wrezynski, *op. cit.*, pl. 417 (XI^e-IX^e siècles).
 23. ——— Byblos. (Phot. Jalabert).
 24. ——— Tarse. — a. Babelon, *Rois de Syrie*, pl. XXVI, 12 —
 b. *ibid.*, pl. XXV, 5 — c. Collection Baroody,

Beyrouth — d. Babelon, *Inventaire de la Collection*
Waddington, pl. XII, 4.

- | | | |
|-----|-------------|---------------------------------------|
| 25. | Pl. XXXVII | <i>Mission de Phénicie</i> , pl. XIX. |
| 26. | _____ | Byblos. (Phot. Jalabert). |
| 27. | _____ | Byblos. |
| 28. | Pl. XXXVIII | Ghiné. |
| 29. | _____ | Qașsoûba. (Phot. Jalabert). |
| 30. | _____ | Qașsoûba. |
| 31. | _____ | Qașsoûba. (Phot. Jalabert). |



1



2



3



4



5



7



6



8



1 bis



2 a



2 b



2 c



2 bis, b



2 bis a



2 ter



2 quater, a¹



2 quater, a²



2 quater, b



3 a¹



3 a²



3 a 3



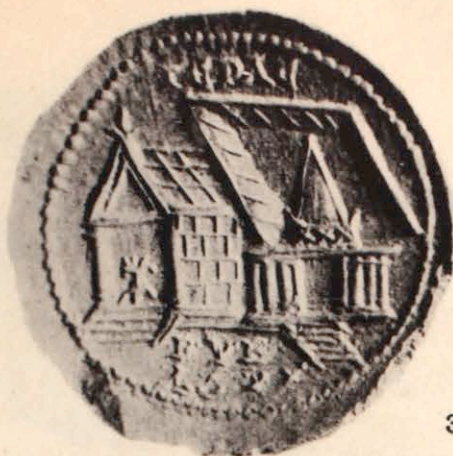
3 b



3 b 2



3 b 3



3 c¹



3 c²



3 c³



4 a



4 c



4 b



4 d



4 e



5 a



5 b



6 a



6 b



7



9



8 bis



8



10 a



10 b



11



12



13



14 d



14 e



14 a



14 f



14 g



14 h



14 i



14 b



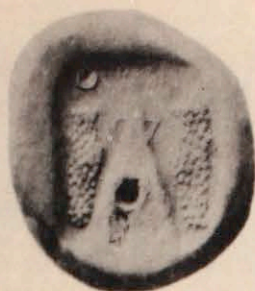
14 c



14 j



15 a



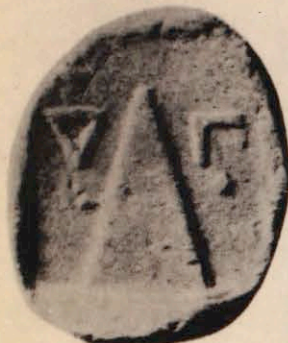
15 b



15 c



15 d



15 e



15 f



15 g



15 h



16 a



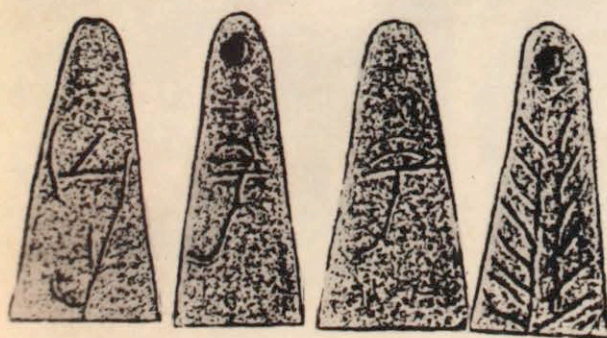
16 b



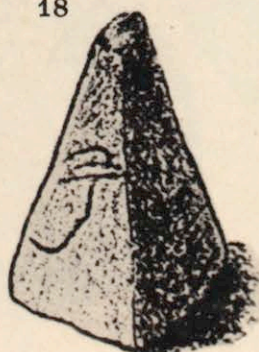
18



21



19



20



22 b



22 c



23



24 a



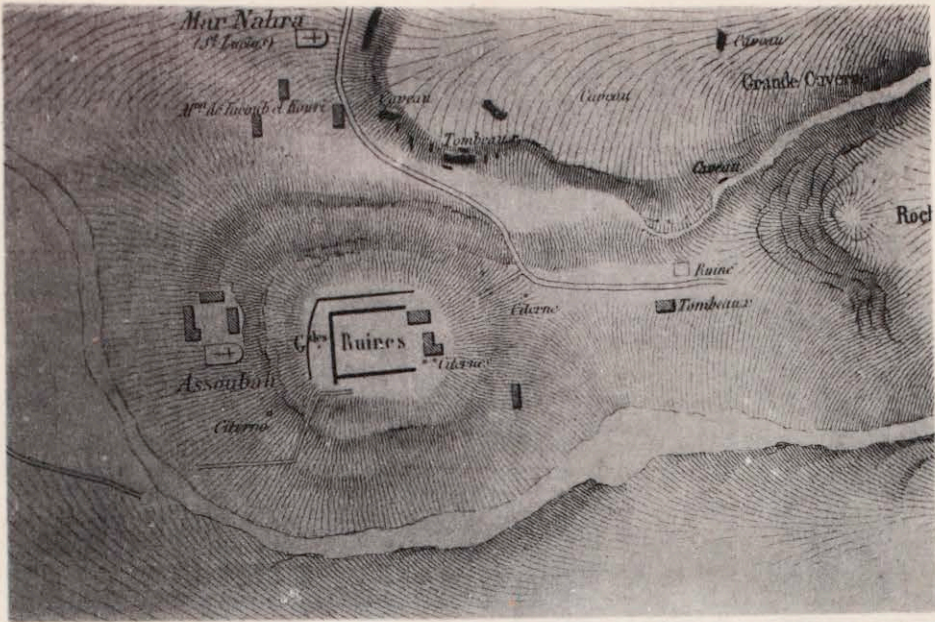
24 b



24 c



24 d



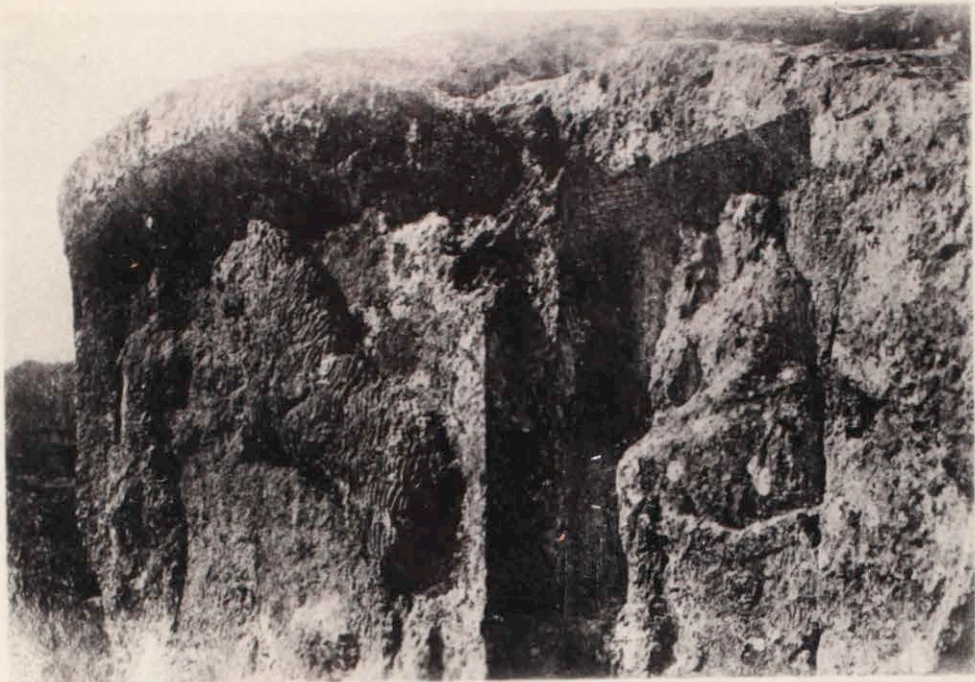
25



26



27



28



29



30



31

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH

TOME XIV (1929)

- Fasc. 1 — COMTE DU MESNIL DU BUISSON et PÈRE RENÉ MOUTERDE, S. J.,
La chapelle byzantine de Bāb Sbā' à Homs
(20 pages, 4 planches, 5 figures). 9 fr. 20.
- Fasc. 2 — P. H. LAMMENS, S. J., Les « Perses » du Liban et l'origine des
Métoualis (19 pages). 6 fr. 20.
- Fasc. 3 — P. L. CHEIKHO, S. J. †, Catalogue raisonné des manuscrits de la
Bibliothèque orientale. VI. Controverses.—Tables dres-
sées par le Père F. Taoutel, S.J. (130 pages). 12 fr. 40.
- Fasc. 4 — Bibliographie (54 pages). 9 fr. 20.

TOME XV (1930)

- Fasc. 1 — P. P. JOÛON, S. J., Sémantique des verbes statifs *qatila*, *qatel*,
en arabe, hébreu et araméen (32 pages). 8 fr.
- Fasc. 2 — P. PAUL MOUTERDE, S. J., Fragment d'actes d'un synode tenu à
Constantinople en 450 (18 pages) 4 fr.
- Fasc. 3 — P. RENÉ MOUTERDE, S. J., Le glaive de Dardanos. Objets et ins-
criptions magiques de Syrie (88 pages, 3 planches,
35 figures). 15 fr.
- Fasc. 4 — P. S. RONZEVALLE, S. J., Notes et Etudes d'archéologie orientale
(Deuxième série, I). Venus Lugens et Adonis Byblius
(66 pages, 13 planches, 7 figures) 30 fr.
- Fasc. 5 — C^{te} DU MESNIL DU BUISSON, La basilique chrétienne du quartier
Karm el-Arabis à Homs (13 pages, 4 planches,
6 figures) 8 fr. 75.
- Fasc. 6 — P. R. MOUTERDE, S. J., La Strata Diocletiana et ses milliaires
(15 pages, 3 planches, 3 figures) 9 fr.
- Fasc. 7 — P. S. RONZEVALLE, S. J., Notes et études d'archéologie orientale
(Deuxième série, II). Inscription araméenne des envi-
rons d'Alep (VIII^e siècle avant J. C.). Iconographie du
cylindre Tyszkiewicz : rectifications (46 pages, 4 plan-
ches, 5 facsimilés, 18 figures) 16 fr.
- Fasc. 8 — P. G. DE JERPHANION, S. J., Le Soultan Khan de Palas. Correction
à *MUSJ.*, XIII (6 pages, 1 planche, 1 figure) . . . 3 fr.
- Fasc. 9 — Bibliographie (51 pages, 1 figure) 9 fr. 20.

IMPRIMERIE CATHOLIQUE — BEYROUTH (LIBAN)

H. LAMMENS, S. J. — *L'Arabie Occidentale avant l'hégire* (recueil de mémoires). Grand in-8°, 344 pages, 1925 ; 40 fr.

H. LAMMENS, S. J. — *Etudes sur le siècle des Omayyades.*

1. A propos de 'Alī ibn Abī Ṭalīb — 2. Un colloque entre le Patriarche Jacobite Jean I^{er} et 'Amrou ibn al-'Āṣi — 3. Ziad ibn Abīhi, vice-roi de l'Iraq, lieutenant de Mo'āwia I^{er} — 4. Mo'āwia II ou le dernier des Sofīanides — 5. Un poète royal à la cour des Omayyades — 6. Le calife Walīd et le partage de la mosquée des Omayyades à Damas — 7. Un gouverneur omayyade d'Egypte, Qorra ibn Šarīk, d'après les papyrus arabes — 8. La « bādīa » et la « ḥīra » sous les Omayyades. Le problème de Mšattā — 9. L'attitude de l'islam primitif en face des arts figurés — 10. Le « Sofīāni », héros national des Arabes syriens. Grand in-8°, 500 pages, 1930 ; 46 fr., 20.

M. BOUYGES, S. J. — ALGAZEL, *Tahāfot al-Falāsifat*. Edition critique. (*Bibliotheca arabica Scholasticorum*, série arabe, t. II). In-8°, 1927, XXX-448 pages ; 70 fr.

M. BOUYGES, S. J. — AVERROÈS, *Tahāfot at-Tahāfot*. Edition critique. (*Bibliotheca arabica Scholasticorum*, t. III). In-8°, XL-680 pages, 1930 ; 105 fr.

D^r A. ŠANDA — *Severi Philalethes*. Edition syriaque d'après le Ms unique du Vatican et traduction latine. In-8°, 116-148 pages, 1928 ; 40 fr.

D^r A. ŠANDA — *Joannis Philoponi opuscula monophysitica*. In-8°, texte syriaque, 130 pages ; texte latin, environ 186 pages. 46 fr., 20.

Tabel's English-Arabic Dictionary. In-8°, 640 pages, 680 figures, 1930. Relié, 7 sh.

LT-COLONEL P. JACQUOT — *Antioche, centre de tourisme*. 3 vol. in-12, illustrés. I. *Alexandrette*. II. *Antioche*. III. *Environs d'Antioche*. XVIII, XIV, 628 pages, 110 similigravures hors texte, nombreux croquis, plans de villes, de monuments, carte touristique en 3 couleurs ; 52 fr.

LT-COLONEL P. JACQUOT — *L'Etat des Alaouites*. Guide touristique, illustré. In 8°, 292 pages ; 42 fr.

S'adresser au DIRECTEUR DE L'IMPRIMERIE CATHOLIQUE
Beyrouth (Liban)

